



UNION NATIONALE DES AMICALES DE CAMPS DE PRISONNIERS DE GUERRE
(Reconnue d'utilité publique)
Inscription Commission Paritaire n° 786-D-73

EDITION DE L'AMICALE DES STALAGS
VB et X A, B, C.

Rédaction et Administration :
46, rue de Londres, 75008 Paris
Tél. : 16 (1) 45 22 61 32 (poste 16)



Compte Chèque Postal : Amicale VB-X ABC : 4841-48 D Paris.

44^e Assemblée Générale à La Chesnaie-du-Roy, le 16 mars 1989

Rapport moral

Mesdames,
Chers camarades,

D'une année à l'autre peu de choses sont à changer au constat précédent pour dire la permanence d'une association qui marche vers son cinquantenaire, si l'on se réfère à son origine : le Secrétariat du Camp. Dans le milieu associatif où les organisations éclosent et meurent comme les fleurs au printemps, une longévité comme la nôtre a de quoi surprendre les observateurs extérieurs. C'est qu'ils en ignorent le fondement : l'épreuve commune.

Mille neuf cent quatre vingt neuf célèbre le bicentenaire d'une révolution génératrice des droits de la personne et de la résistance à l'oppression — célébration qui regarde le citoyen.

Mille neuf cent quatre vingt neuf évoque aussi pour nous, anciens combattants prisonniers de guerre, le cinquantième anniversaire de la déclaration de guerre de la France à l'Allemagne nazie le 3 septembre 1939. La guerre, une aventure à laquelle nous n'étions pas

A ces facteurs objectifs incontournables s'ajoute un autre élément encore plus important : la disponibilité de l'équipe de direction.

En effet, si la diminution des effectifs peut devenir préoccupante, elle est relativement moins contraignante que la disparition, du fait de la maladie ou de la mort, du personnel de direction, essentiellement du trésorier ou du secrétaire général. C'est là que se trouve le nœud vital de l'organisation, chacun le comprendra. Autant d'éléments de réflexion que nous tenions à vous soumettre afin que l'avenir ne vous surprenne pas... Mais restons confiants et resserrons nos rangs. Que chacun, très sincèrement, se demande non pas ce que l'Amicale peut lui apporter mais ce qu'il peut, lui, donner à l'Amicale. Le temps n'est plus au repli confortable, à la tentation de s'en remettre de tout à quelques-uns. **Aidons-nous dans les faits comme nous le disons dans les mots.** Personne ne revendique au Bureau la propriété exclusive de sa fonction, nous voulons pouvoir être remplacés sur l'heure si besoin est, et ce n'est pas là une formule creuse...

*

Mais payer n'est pas tout, encore faut-il présenter un produit qui réponde à sa double vocation : unir, enseigner, c'est-à-dire assurer le lien entre tous ses lecteurs, les tenir informés de leurs problèmes spécifiques, les renseigner et les distraire. C'est assurément la tâche la plus absorbante et la plus contraignante de l'Amicale. La rédaction du Lien n'est pas une sinécure — le nombre d'heures passées à lire, écrire, solliciter, correspondre, téléphoner même est fantastique. Et c'est ici qu'il convient d'évoquer à nouveau le document de Georges Gain visé plus haut : « Il est souhaitable que chacune des tâches, administratives ou autres, soit assurée par deux camarades. Même si son importance n'en justifie qu'un seul, les deux désignés doivent y participer à tour de rôle pour pouvoir se remplacer en cas de besoin ».

Une vérité d'évidence. Mais comme l'auteur lui-même le remarque : « Enoncer des principes est facile ; les mettre en application l'est déjà moins ». Autre vérité... — Ainsi que le remarquait notre ami Jacques BRION dans une correspondance parue en janvier dernier — « La difficulté (est) dans une équipe composée de gens résidant à des centaines de kilomètres les uns des autres ». Encore ne disait-il rien de la difficulté première, la constitution même d'une véritable équipe ! Nul plus que moi n'est désireux de trouver son alter-ego, cet autre lui-même qui sans hiatus, ou presque, assurerait en cas de nécessité la parution du journal !

Car, c'est vrai, du point de vue... professionnel, notre situation est singulière : un rédacteur en chef polyvalent, décentralisé, continuellement sur la brèche, aidé de quelques rédacteurs bénévoles, mais combien précieux, disséminés aux quatre coins ! Chacun à la merci de l'âge...

Dans ces conditions, « ne pas avoir de dossiers à domicile » relève de l'impossible, comme aussi « assurer au bureau » tous les travaux ! Comment dès lors éviter les répercussions d'une défaillance éventuelle grave sur le fonctionnement même de l'Amicale et, par contrecoup, sur l'U.N.A.C., sa représentativité extérieure et sur la gestion du siège social tout entier ? Poser la question n'est pas y répondre ! Souhaitons qu'une parade soit trouvée tant qu'il en est encore temps. Et voyons d'abord, sérieusement, à notre porte. Toutes les suggestions seront les bienvenues mais encore plus les offres concrètes de participation, de collaboration au journal. Vous voyez ce qu'il est, vous savez son audience au-delà même du monde P.G., alors dévouez-vous pour lui. Nous savons qu'il y a parmi ses lecteurs des talents cachés. Quelque audace à se lancer, quelque paresse à vaincre, et Le Lien subsistera encore un peu de temps, nous unissant dans le souvenir du passé et dans l'amitié maintenue.

Au cours de 1988 le journal a paru onze fois — 8 fois six pages et 3 fois huit pages, ce qui est je crois un record. Les difficultés nées de la grève des postes, si elles nous ont considérablement gênés, n'ont pas empêché sa parution. Le contenu du journal, on l'aura constaté, a fait une large part au 70^e anniversaire de la grande guerre et notamment à ses prisonniers, suivant en cela la politique éditoriale de nombreux éditeurs et la publication, dans les revues d'histoire, d'études de qualité sur l'événement.

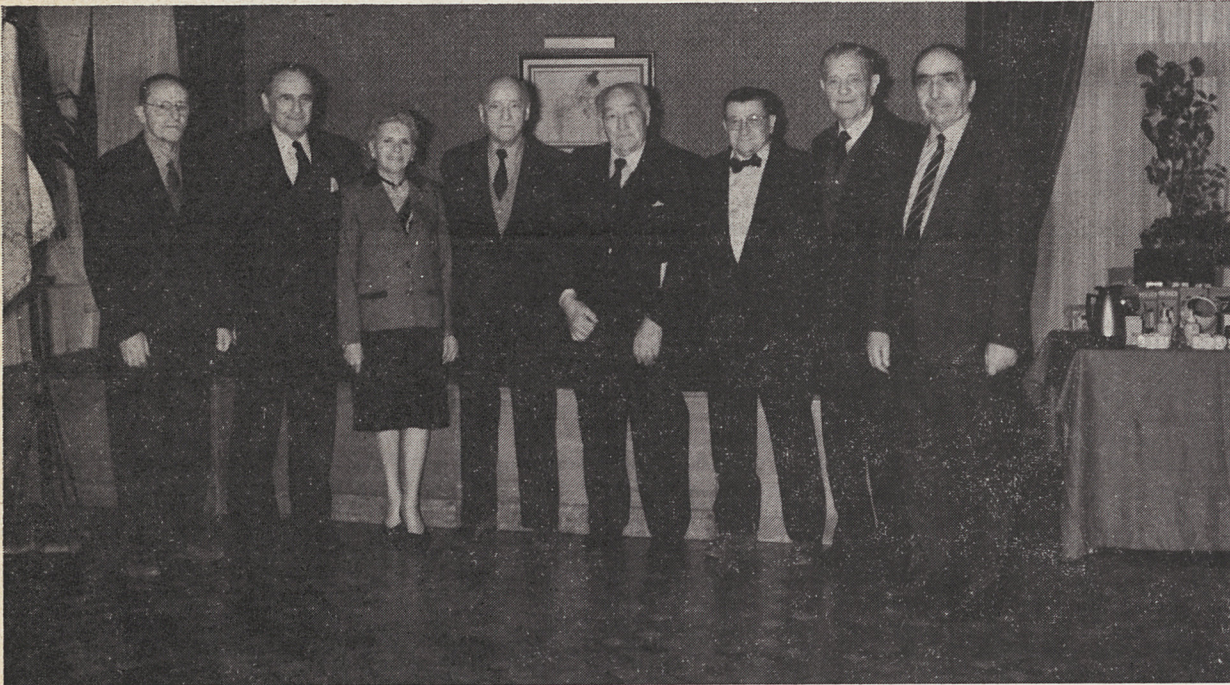
L'année en cours commémorera plus particulièrement le cinquantenaire de la seconde guerre mondiale et anticipera parfois sur les combats de l'été 40 dont l'anniversaire tombe en 1990. Ce faisant, nous honorerons les 120.000 morts des combats de 39-40, souvent méconnus, et nous revivrons, nous les survivants, les débuts de notre captivité.

Cette tâche pédagogique ne doit pas nous faire oublier l'autre aspect primordial du journal : le maintien, grâce au courrier, du lien qui nous unit et nous rassemble. Nous constatons avec plaisir que vos lettres sont quasi toutes des lettres de satisfaction et d'encouragement. Elles nous confortent et nous tiennent lieu de raison dans la poursuite de notre activité. Et ce plaisir se décuple quand grâce à nous des copains se retrouvent, des amitiés anciennes sont renouées. Seule ombre au tableau, vos malheurs petits ou grands, contre lesquels notre impuissance éclate puisque ce sont les choses de la vie. Soyez du moins assurés que votre peine est partagée : un P.G. qui meurt, c'est un peu de notre expérience commune qui disparaît. Et rien ne nous émeut tant qu'un compagnon d'hier qui se retrouve seul au soir de sa vie — ou que le mal tient inexorablement prisonnier ! Comme une seconde captivité...

*

Ce tour d'horizon serait incomplet si nous ne disions pas un mot des revendications du monde combattant auquel nous sommes liés.

Contrairement à septembre 1939, les combattants d'alors (et ceux d'après), devenus « anciens », ne sont plus prioritaires aujourd'hui, ce qui ne nous surprend



De gauche à droite : BROT, VERBA et Madame, LANGEVIN, GAUDRON, MOURIER, PONROY, TERRABELLA.

préparés, qui rompaient le fil de notre vie et dont nous ne pouvions savoir où elle nous conduirait. Beaucoup y trouveront la mort, d'autres passeront sans dommage, nombreux y subiront les fers de la captivité. Nous sommes de ceux-là et nous n'avons pas oublié. Nous restons ensemble et nous voulons encore avec énergie, donner du temps au temps. Vous nous y aiderez...

*

« ...Bien entendu nous savons tous que les années sont maintenant comptées. Mais nous souhaitons tous que nos Amicales continuent le plus longtemps possible d'apporter à leurs membres les nouvelles, le soutien s'il y a lieu, pour lesquels elles ont été créées ».

Ainsi s'exprime un responsable de l'U.N.A.C., Georges Gain, dans un document établi à l'occasion d'une réunion générale des Amicales qui s'est tenue à Paris le 16 novembre dernier sur le devenir à moyen terme de nos associations.

L'analyse de ce bref document montre bien en effet la diversité des menaces qui nous guettent :

- l'équilibre financier de nos trésoreries ;
- l'équipe dirigeante et son vieillissement.

Nous sommes, contrairement à d'autres, une organisation représentative qui ne se **renouvelle** pas. Ça tombe sous le sens. En effet, mis à part les combats d'Indochine, au cours desquels un certain nombre de soldats français tombèrent aux mains de l'ennemi, nous sommes les derniers anciens prisonniers d'une guerre européenne. Et nous nous réjouissons de voir que, depuis bientôt un demi-siècle, nous n'avons pas eu de successeurs dans la redoutable épreuve de la captivité de guerre.

Septuagénaires ou octogénaires nos rangs vont s'éclaircissant au fil des jours. Le risque est donc réel de voir à court ou à moyen terme décroître l'effectif de notre Amicale et, par voie de conséquence, sa trésorerie, laquelle permet de faire face à toutes les dépenses, loyer, cotisations diverses, secours, et le journal sans lequel il ne saurait y avoir d'amicale.

SITUATION PRESENTE DE L'AMICALE VB - X A, B, C.

1. - LES EFFECTIFS EN 1988

Le nombre de nos adhérents a été de 1772, dont 47 Belges, contre 1770 en 1987. Si nous avons enregistré 13 nouvelles adhésions, nous avons à déplorer 44 décès. En résumé une relative stabilité.

Le relevé des cotisations perçues s'est révélé satisfaisant ; le compte rendu financier en donnera le détail. Qu'il me suffise de souligner ici la part très importante que représentent les dons personnels dans l'équilibre de la trésorerie et d'en remercier chaleureusement les auteurs.

2. - LE TRAVAIL ADMINISTRATIF

C'est-à-dire la comptabilité, le fichier, le courrier, l'impression des bandes-adresse est assuré par cinq camarades dont voici les noms : MOURIER, PONROY, VERBA et madame, BROT, toujours aussi dévoués en dépit du temps et des inconvénients liés à leur état de santé respectif. Comprendre leur servitude, même qualifiée de volontaire et de généreuse, est une nécessité pour comprendre la réalité de la gestion elle-même. Facilitons-leur la tâche. Ainsi, écrivons toujours nos lettres lisiblement, les adresses en majuscules — les chèques étant libellés à l'ordre de « l'Amicale des Stalags VB - X A, B, C », jamais à l'ordre personnel de tel ou tel membre du Bureau. Et que les noms allemands soient le mieux orthographiés possible. Ainsi nous éviterons travail et recherche excessifs, pour ne rien dire de la mauvaise humeur ou des frictions...

3. - LE JOURNAL

Du point de vue financier sa situation, pour l'instant du moins, n'est pas précaire, en dépit de son prix de revient. Le plus de vos cotisations permet de faire face aux dépenses d'impression dans le cadre d'une parution régulière mensuelle.

guère... Les problèmes les plus matériels, mais qui conditionnent très souvent l'existence même de nombreux et divers ressortissants de l'Office National, continuent d'être négligés : rapport constant, égalité réciproque des droits, pensions et retraites, veuves de guerre et orphelins, etc. etc., l'immuable catalogue jamais épuisé de nos revendications se perpétue d'année en année, de ministres en secrétaires d'Etat, dans l'indifférence légère ou le tripatouillage subtil! Y aurait-il encore en 1989 des bastilles à prendre? C'est assurément là une situation désolante et triste — Et injuste!

**

Arrivé au terme de ces quelques réflexions, notre souhait est que vous les ayez écoutées (ou lues) avec attention et que vous en retiriez le sentiment que si l'Amicale a été depuis tant d'années à votre service, il dépend aujourd'hui de vous qu'elle continue encore longtemps. A vous de choisir la forme de ce concours...

Le secrétaire général,

J. Terraubella.

**

Etaient excusés pour diverses raisons, de santé en particulier : PLANQUE Lucien et madame; ROSE Maurice et madame; LAVIER Roger et madame; DR GUINCHARD Henri; DR MEULEY Jacques; MORINET Paul (voir « Correspondance ») et TOUSSAINT Joseph, HADJADJ-MOREL Roger, Eric GROS, FISSE Henri, Max PINLON. Que les « oubliés » éventuels nous excusent et qu'ils se rassurent : leur courrier nous est bien parvenu. Aux malades nous souhaitons une nette amélioration de leur état. Notre amitié leur reste.

Une journée merveilleuse

En quelques lignes je veux exprimer tout le plaisir que j'ai éprouvé à notre Assemblée annuelle. Le sourire était sur toutes les lèvres et l'ambiance on ne peut plus chaleureuse.

C'est vraiment avec beaucoup d'émotion que des anciens de nos stalags ont fait ou refait connaissance et échangé des souvenirs autour d'une table bien garnie. Le repas était bon et copieux. La boisson ne manquait

pas et les conversations tellement animées qu'il était presque impossible de s'entendre d'une table à l'autre.

Tout de suite après le dessert, les billets de loterie se sont vendus en quelques minutes, permettant ainsi à la plupart de nos joyeux amis d'emporter un gentil présent.

De nombreuses épouses et veuves étaient parmi nous et n'étaient pas les dernières à entamer un pas de danse au son d'un sympathique petit orchestre.

Je crois que depuis que je suis né, je n'ai jamais assisté à autant d'embrassades... Malheureusement la journée s'est révélée bien courte et il a fallu nous quitter avec beaucoup de regrets.

Un couple de nos amis demanda s'il était possible d'organiser cette journée deux fois par an. Un autre nous dit : « Il y a vraiment longtemps que je n'ai passé un si bon dimanche! » (nous étions jeudi!).

Nous rappelons à nos amis que nous organisons plusieurs fois par an un déjeuner à l'OPERA-PROVENCE, 66, rue de Provence, 75009 Paris.

Le prochain aura lieu le dimanche 21 mai; nous espérons nous y retrouver nombreux.

Robert VERBA.

P.S. - L'Amicale tient à remercier les amis LECLERC, BERTIN et « La Chesnaie du Roy » pour les bouteilles de champagne offertes en guise de lots pour notre tombola.

Ce 16 mars

Dans Le Lien du 15 avril 1965 notre regretté camarade Charles SAINT-OMER écrivait :

« Ce 13 mars... Ils étaient 70; ils étaient 71. Ils vinrent pour voter; ils vinrent pour manger.

« Poème épique, journée lourde de souvenirs comme tant d'autres qui l'ont précédée.

« A 10 heures ils étaient là qui arrivaient par vagues de Paris, de province : 24809 du 81; 42004 du 63; 35002 du 12... chiffres, chiffres qui représentent le soleil, les bocages, les plaines et la montagne... »

C'était à l'occasion de l'A.G. des Amicales VB-X A, B, C du dimanche 13 mars 1965.

Cette année le Bureau de l'Amicale, pour tenter une expérience, avait programmé son A.G. 1989, le jeudi 16 mars. Comme nos adhérents en avaient été avertis par un petit référendum, pour la première fois notre réunion annuelle avait lieu en semaine, un jeudi. L'expérience s'est avérée positive : pour un coup d'essai, ce fut un coup de maître!... CE JEUDI 16 MARS... ils étaient 129; ils étaient 130... « Ils vinrent pour voter, ils vinrent pour manger »...

Vous avez bien lu! Nous étions 130 à table... Plus du double qu'en 1965!... L'Amicale se porte bien! QUARANTE ANS après son éclosion l'Amicale poursuit son ascension.

Grâce aux fidèles que vous connaissez bien : les LANGEVIN, TERRAUBELLA, MOURIER, VERBA, PONROY, BROT... Les autres camarades du Bureau ne m'en voudront pas si je fais cette sélection, car ils savent bien que sans ces SIX là l'Amicale ne serait pas ce qu'elle est.

Adressons leur donc nos félicitations en bloc pour la réussite de cette belle et grande journée. Le Banquet fut particulièrement réussi. Choix judicieux des plats et des vins. On sent qu'il y a de fins connaisseurs parmi nos élites... Un grand bravo à nos sympathiques dirigeants!

Malgré la splendeur de cette belle journée nous avons déploré l'absence imprévue de certains habitués. Les raisons de santé sont les plus fréquentes, aussi nous leur pardonnons leur défection involontaire. Nous aurions aimé avoir parmi nous nos amis LAVIER, PLANQUE, le Docteur GRANGE, DAUBIGNY, SERAY, HADJADJ, DION, etc.

Que l'ami LAVIER se rassure : le 605 était bien représenté, car nous avons eu la grande joie de retrouver notre ami René PARIS et madame. Ils nous ont fait la charmante surprise d'être présents à l'Assemblée Générale et au Banquet. C'est avec beaucoup d'émotion que j'ai retrouvé ces deux charmants amis. La santé de René se maintient et depuis quelque temps déjà il a repris goût à la musique et il joue de son accordéon. Il était heureux d'être parmi ses camarades P.G. Pour ceux qui ne connaissent pas nos deux amis nous leur dirons simplement que René PARIS est un amicaliste de toujours et qu'il est non-voyant. Nous espérons les rencontrer tous les deux à la prochaine occasion. Nous les embrassons de tout cœur.

Je remercie les amis BALASSE de m'avoir procuré l'occasion de vivre une si belle journée amicaliste. Et maintenant chers amis, à l'année prochaine.

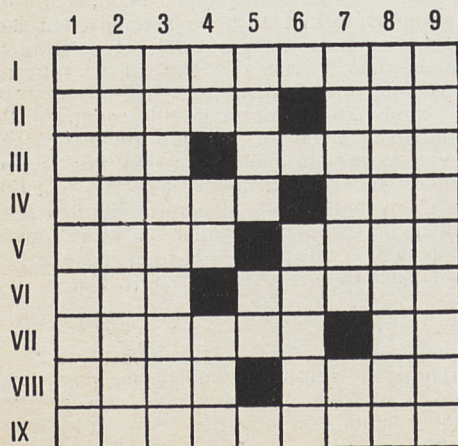
Henri PERRON.

TIRAGE DE LA TOMBOLA POUR NOTRE CAISSE DE SECOURS

72026 1 lot 3 serviettes table	74862 1 boîte mouchoirs classiques	78209 1 boîte mouchoirs Classics	81533 1 nappe ronde 160 unie
72131 1 service table rond 180, 8 couv.	74887 1 nappe ronde 190	78317 1 boîte mouchoirs Laidies	81674 1 nappe 150x200 imprimée
72266 1 lot 3 torchons rayés	74966 1 lot 3 serviettes table	78405 1 nappe ronde 190	81752 1 nappe 140x180
72351 1 lot 3 torchons « sèche-net »	75051 1 lot 3 torchons « Sèche-net »	78456 1 lot 3 serviettes table	81878 1 lot 3 serviettes table
72498 1 drap de bain	75143 1 lot 3 torchons rayés	78657 1 lot 3 serviettes éponge Etoile	81999 1 lot 3 serviettes éponge Etoile
72703 1 lot 4 gants éponge	75309 1 lot 4 gants éponge	78743 1 coffret éponge	82071 1 nappe 150x200 imprimée
72835 1 boîte 6 mouchoirs	75412 1 drap de bain	78879 1 nappe Arc-en-ciel 180	82183 1 service table 150x250
72912 1 lot 3 torchons	75509 « La dernière évasion »	78962 1 boîte mouchoirs Laidies	82318 1 boîte mouchoirs Laidies
73005 « La dernière évasion »	« Prisonniers de guerre »	79093 1 lot 4 gants éponge	82427 1 coffret éponge
« Prisonniers de guerre »	75614 1 nappe 150x200 imprimée	79188 1 boîte 6 mouchoirs	82536 1 boîte 6 mouchoirs
73117 1 lot 4 gants éponge	75678 1 lot 3 torchons	79302 1 lot 3 torchons « Sèche-net »	82629 1 lot 4 gants éponge
73244 1 lot 3 serviettes éponge Etoile	75794 1 coffret éponge	79435 1 boîte mouchoirs Classics	82719 1 boîte mouchoirs Classics
73372 1 service de table 180	75903 1 boîte 6 mouchoirs	79553 1 répertoire téléphonique	82834 1 répertoire téléphonique
73450 1 lot 3 serviettes toilette	76084 1 lot 3 serviettes éponge Etoile	79642 1 lot 4 gants éponge	82945 1 nappe ronde unie 160
73599 1 lot 3 torchons « Sèche-net »	76225 1 service table 180	79774 1 lot 3 torchons	83126 1 lot 3 torchons
73683 1 coffret éponge	76347 1 lot 3 serviettes toilette	79859 1 nappe ronde 160 unie	83248 1 lot 3 torchons « Sèche-net »
73702 1 boîte 6 mouchoirs	76422 1 service table rond 180 8 couv.	79992 1 lot 3 serviettes table	83350 1 lot 3 serviettes table
73787 « La dernière évasion »	76559 1 lot 4 gants éponge	80081 1 service table rond 180 8 couv.	83412 1 lot 3 serviettes éponge
« Prisonniers de guerre »	76661 1 nappe dentelle 150x265	80190 1 lot 3 serviettes éponge Etoile	83589 1 coffret éponge
73811 1 nappe ronde 160 unie	76793 1 lot 3 torchons « Sèche-net »	80294 1 nappe ronde 160 imprimée	83718 1 boîte 6 mouchoirs
73925 1 nappe ronde 180	76892 1 boîte mouchoirs Classics	80416 1 lot 3 torchons « Sèche-net »	83832 « La dernière évasion »
74026 1 service table 150x250 12 couv.	76984 1 nappe ronde 180	80584 1 service table 12 couverts	« Prisonniers de guerre »
74148 1 lot 3 serviettes éponge Etoile	77195 1 boîte 6 mouchoirs	80688 1 lot 4 gants éponge	83946 1 lot 4 gants éponge
74229 1 lot 4 gants éponge	77481 1 lot 3 serviettes éponge Etoile	80772 1 nappe ronde 160 unie	84199 1 service table 150x250 12 couv.
74339 1 boîte mouchoirs ombrelle	77536 1 service table 150x250 12 couv.	80933 1 lot 3 torchons rayés	84312 1 nappe blanche 140x180
74448 1 boîte mouchoirs Laidies	77643 1 lot 4 gants éponge	80091 1 nappe ronde 160 imprimée	84426 1 boîte mouchoirs Laidies
74563 1 nappe ronde 180 unie	77752 1 bloc adresses	81191 1 lot 3 serviettes table	84533 1 lot 3 torchons « Sèche-net »
74651 1 lot 3 torchons éponge	77838 1 boîte mouchoirs Laidies	81358 1 service table 150x250 12 couv.	84662 1 nappe 150x200 imprimée
74774 1 nappe ronde 160 imprimée	77992 1 nappe ronde 160 imprimée	81426 « La dernière évasion »	84826 1 lot 3 serviettes table
		« Prisonniers de guerre »	84998 1 lot 4 gants éponge
			85069 1 boîte 6 mouchoirs Classics
			85211 1 répertoire téléphonique

Le livre « La dernière évasion » a été écrit par notre ami BORIS.
Le livre « Prisonniers de guerre » a été écrit et illustré par notre ami Ivan ESCRIBE.

Mots croisés n° 451 par Robert VERBA



HORIZONTALEMENT :

I. - Se servir d'un instrument de toilette pour pulvériser un liquide.
II. - Le toutou le fait avec la queue quand il est content. - Se rendra. — III. - On l'aromatise avec des baies de genièvre. - Ajoutes de l'alcool à un moût. — IV. - Titre d'un roman de Chateaubriand qui annonce le mal du siècle (1801). - Es couché, étendu, sans mouvement. — V. - Fruit sans noyau, mais contenant des graines. - Alla en le guidant. — VI. - Phonétiquement : on y trouve des chambres à louer. - Matières pesantes faisant le poids. — VII. - Amiral anglais qui périt à Trafalgar. - Du verbe avoir. — VIII. - Se dit d'actes, de pièces conformes aux exigences légales. - Correspond à un stimulus de 40 décibels. — IX. - Manière d'agir que l'on considère comme blâmable.

VERTICALEMENT :

1. - Personne qui erre à l'aventure sans beaucoup de ressources.
2. - Prédisposé à causer des troubles sociaux. — 3. - Ergoter en s'en prenant à des détails infimes. — 4. - Enlever (phonét.) - Largeur d'un chemin de halage. - Direction. — 5. - Imagine des choses déraisonnables. - Sur la Vire. — 6. - Revenu d'un abbé. — 7. - Qualifie souvent les patrons. - Pronom. — 8. - Crevant. — 9. - Les avars le sont rarement.

SOLUTION EN PAGE 6.

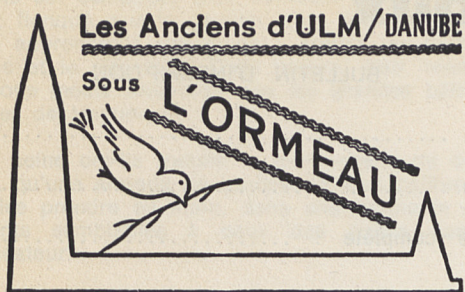
DEMI-PART SUPPLEMENTAIRE

A la suite de nouvelles précisions données par l'Administration fiscale, nous informons nos camarades nés en 1913 que, contrairement à l'information parue sur « Eux et nous » de décembre 1988, ils ont droit à une demi-part supplémentaire dans le calcul de leurs revenus de l'année 1988.

Le texte légal précise que « le titulaire de la Carte d'Ancien Combattant qui a plus de 75 ans au 31 décembre 1988 » bénéficie de la demi-part supplémentaire : c'est donc une bonne nouvelle et nous conseillons aux camarades nés en 1913 ou antérieurement qui auront donc déjà adressé leur déclaration de revenus de l'année 88 lorsque ces lignes paraîtront, de prendre contact avec l'administration fiscale et de demander le bénéfice de la loi.

« Eux et Nous », mars 1989.

PROCHAIN RENDEZ-VOUS
A L'OPERA-PROVENCE
DIMANCHE 21 MAI
à 12 heures
NOTEZ BIEN LA DATE



AU PIED DU VIEUX CHENE

Les giboulées de mars sont au rendez-vous, le soleil a vite disparu derrière les gros nuages chargés de pluie.

La Chesnaie du Roy nous reçoit dans son cadre fleuri et accueillant.

L'Assemblée générale est présidée par Joseph LANGEVIN entouré de membres du Bureau, dont le secrétaire général, J. Terraubella et le trésorier, M. Mourier. On entendra leurs rapports respectifs qui ont été chaleureusement applaudis.

Le déjeuner qui suivit a été en tous points une réussite. Trois tables étaient occupées par les « anciens de Ulm »! Autour de notre ami et président René SCHROEDER, on relevait la présence de deux amis belges, Mme et M. Ch. POTTIEZ, la famille LECLERC, MM. VAILLY, DUEZ, REIN, FAUCHEUX, BALASSE, JOSEPH, R. BLANC. Puis, Mmes COURTIER, CROUTA, SENECHAL, JACQUET, BERCHOT, MIQUEL, CADOUX. MM. FOUCHET, BERKOWITZ, TROUILLET, CAPPOGROSSI.

Etaient absents, mais de cœur avec nous :

MM. et Mmes J. BATUT, A. GRINZ, E. GRESSEL, ARNOULT, GRANIER, RAFFIN, PIERREL, SALIGNAC, CAUSSE, CHABALIER, GEVRAISE, JEANTET; et Mmes FILLON, DAMINET, LAVERGNE, RIBSTEIN, RIGOT, VECHAMBRE plus nos amis de Belgique : ISTA, BELMANS, LEGRAIN, DENIS, STORDER, SCHNEIDER, WAU-TELE, TOURNAY, qui attendent notre visite à Namur les 22 et 23 avril prochains : à cette occasion, contactez Emile LEGRAIN, à Tamines, pour réservation.

NOS PEINES

Notre camarade André JAFFRAY nous fait part du décès brutal de son épouse, le 31 décembre 1988 à Arras. Nous lui disons toute notre peine et nous l'assurons de notre douloureuse sympathie en cette circonstance.

PEINTURE

En flânant dans Paris, j'ai visité le « Salon des Indépendants ». J'y ai découvert avec plaisir les toiles de notre ami Jean BATUT et de son fils Georges : « Lumière méditerranéenne » qui nous emplit de nostalgie. Bravo à nos deux artistes.

L. VIALARD.



Notre ami ENCELOT nous donne de ses nouvelles, bonnes dans l'ensemble sauf toujours des difficultés à marcher, mais je crois que c'est un peu notre lot à tous les vieux P.G. à ce stade-là. Par contre il me dit son étonnement de ne plus avoir de nouvelles de notre ami COULON. Je fais donc l'interprète; à toi de jouer ami « Nénesse » et bonne santé à tous les deux.

La moisson de nouvelles est plutôt maigre ce mois-ci... Alors les amis, le courage vous manquerait-il ?

Au mois prochain tout de même. Amitiés à tous.

Maurice MARTIN.

Mle 369 - Stalag IB puis XB.

P.S. : PERRON m'informe du succès de l'A.G. du jeudi 16 mars. Gros succès d'affluence. 130 participants au banquet... mais hélas, pas de représentant du 604.

LE COIN DU 852

En ce mois de mars 1989, c'est d'une pierre noire qu'il faut marquer la journée du 16 pour notre kommando. En effet, à l'assemblée générale le 852 n'était pas représenté et au banquet qui suivit aucune table du 852 n'avait été prévue. On sait bien que les années se suivent et ne se ressemblent pas, mais on veut toujours espérer jusqu'à la dernière minute. On ne sait jamais, un miracle peut se produire.

Hélas! cette fois-ci, il n'y a pas eu de miracle.

La maladie et diverses circonstances ont empêché ceux qui avaient pris l'habitude, depuis plusieurs années, de venir retrouver des copains à La Chesnaie du Roy et de passer avec eux quelques bons moments. Rien de semblable n'a pu avoir lieu cette année et il ne nous reste plus qu'à penser qu'il ne s'agit là que d'un incident de parcours et qu'à partir de l'an prochain les retrouvailles annuelles seront, à nouveau, le point de rencontre de plusieurs d'entre nous.

Qu'est-il donc arrivé ?

Chez les DEHOSSAY, tout a commencé par une grippe insidieuse et intempestive. Marcel fut le premier touché et, en bon époux, s'empressa de transmettre le virus à Mariette. Alors que celle-ci, tout juste guérie, s'appropriait à passer une bonne convalescence pour se remettre d'aplomb, voilà qu'une malencontreuse chute vint tout changer. Bilan très lourd : un œil au beurre noir, des ecchymoses un peu partout sur le corps, un genou écorché, et aussi beaucoup de peur. Avec le temps tout va rentrer dans l'ordre mais ces incidents successifs nous privent de la venue de nos bons amis belges.

Chez les DIETTE, si Marcel est en assez bonne forme, par contre sa femme a de sérieuses difficultés pour marcher et doit se faire radiographier la colonne vertébrale où doit, sans doute, se trouver le siège du mal. Nous lui souhaitons de retrouver bien vite la possibilité de marcher de façon normale. Comme cela n'était pas suffisant, la belle-fille, férue du bal qui clôture le banquet et dont on admirait les qualités de danseuse, n'a pu se libérer; résultat, encore quatre personnes de moins.

La Gazette de Heide

Je reviens de Vincennes où s'est tenue l'Assemblée générale de l'Amicale. Comme à l'habitude, il y avait une bonne ambiance. J'ai eu le plaisir de retrouver les Anciens et de faire la connaissance de Pierre DURAND avec qui j'avais récemment échangé une correspondance et « dédié » mon article de février.

J'ai appris aussi, là-bas, que Bernard ADAM avait été décoré de la Médaille des Evadés. Le général PERRE, commandant le groupement des jeunes de la préparation militaire, « épingla » notre ami le 11 novembre dernier. Cette distinction est bien méritée. Ceux qui ont lu le récit de ses évasions, dont celle des égouts de Villingen, ne me contrediront pas. ADAM m'a confié qu'il irait déposer cet insigne sur la tombe de son compagnon d'évasion, « Petit CLERC », qui repose à Cannes. Nous le félicitons pour cette promotion.

— Le Rédacteur en chef du Lien se doit de préciser à ce propos que notre journal a fait état de cette distinction dans son numéro de décembre 1988. L'ami AYMONIN devait être à ce moment-là en panne de lunettes, ou accablé de soucis... —

J'ai déploré l'absence de notre chroniqueur et distingué germaniste, Eric GROS, pour raison de santé. Nous lui souhaitons un prompt et complet rétablissement afin d'être au rendez-vous l'an prochain.

Mon ami Emile ALBRAND qui n'avait pas pu venir à Vincennes m'attendit au retour à la « gare de Lyon ». J'ai beaucoup apprécié son geste.

Je rassure tous ceux qui s'étaient inquiétés de l'état de santé de mon épouse : après un bref séjour à l'hôpital, elle va mieux et sera bientôt sur pied.

Mes amitiés à vous, chers(es) amis(es).

Jean AYMONIN (X B).

J'ai déniché chez un collectionneur un « Figaro » du 17 mai 1940. Voici en avant-propos aux prochains numéros du Lien, qui évoqueront le cinquantenaire des événements 1939-1940, un court récit qui rappellera bien des souvenirs :

James de COQUET, envoyé spécial à Bruxelles, décrit l'attaque de la gare de Mons par les stukas :

Bruxelles, le 16 mai 1940.

« La misère humaine est comme un crible qui ne retiendrait que les bons souvenirs. Il avait suffi de quelque vingt ans aux Belges pour oublier leurs souffrances de l'autre guerre et de quoi leurs voisins étaient capables. Aujourd'hui ils redécouvrent l'Allemagne.

« Cette indélébile férocité qui est le propre du caractère germanique, la Belgique l'éprouve à nouveau. Les atrocités de 14, que l'opinion mondiale prenait volontiers pour une fable, recommencent. Il n'y a que la technique qui a changé. Je viens d'en avoir la preuve à Mons.

« Imaginez une gare pleine de réfugiés, c'est-à-dire de femmes, de vieillards et d'enfants. Des troupeaux apeurés qui attendent là des trains aux horaires incertains. Tout à coup les sirènes retentirent et l'on entendit ce bruit de frelons mortels qui annonce les avions. Et déjà la première bombe faisait éclater toutes les vitres du hall. Ce fut une ruée vers les couloirs souterrains, vers les voies où les gens s'aplatissent sous les trains. Les explosions des bombes, le fracas des vitres brisées et, par là-dessus les jets de vapeur qui s'échappaient des locomotives comme des monstres blessés.

Les GOBILLARD, en raison de la préparation des festivités envisagées pour fêter le cinquantenaire de leur mariage, sont trop absorbés par le travail que cela implique et ne peuvent s'absenter. Dame! il faut que ça brille. Encore deux de moins.

Les MARTIN que la douceur du climat périgourdin semble rendre de plus en plus paresseux, hésitent à faire le trajet. Il faut dire que Jean, avec ses 114 kilos (il dit 228 livres, ça fait plus impressionnant!) n'a plus la facilité de se mouvoir comme autrefois; ce n'est pas maintenant qu'il pourra participer à la course cycliste des boulangers qu'il affectionnait lorsqu'il était en activité. Et puis, le vélo supporterait-il le poids? Voilà encore deux personnes de moins.

En ce qui nous concerne, ma femme et moi, les motifs de notre absence sont d'un tout autre ordre. La santé de ma sœur nous préoccupe beaucoup en ce moment. Elle a perdu son mari le 14 septembre 1988 et supporte mal la solitude après 39 ans de vie commune. Entrée à l'Hôpital de La Rochelle après une crise de dépression, puis admise dans une maison de repos et convalescence, nous espérons pouvoir la faire entrer dans un autre établissement où elle pourrait retrouver un équilibre nerveux. Cela nous oblige à faire de nombreux voyages vers la Charente-Maritime et nous force à déclarer forfait.

Si vous comptez bien, cela fait 12 défections. Voilà pourquoi il n'y a pas eu de table du 852 au banquet du 16 mars 1989.

A l'occasion du Premier de l'an, Joseph ROUX m'a envoyé une gentille lettre où il me dit prendre plaisir à lire Le Lien. Il envoie à tous les anciens du 852 toutes ses bonnes amitiés et souhaite qu'ils soient tous en aussi bonne santé que possible afin de continuer à jouir d'une retraite bien méritée.

Il est d'autant plus regrettable qu'il n'y ait pas eu une table du 852, que justement un convive supplémentaire aurait pu venir y prendre place. Il s'agit d'Edmond CHIEUS dont j'ai déjà parlé dans mon article paru dans le n° 448 de janvier. C'était un ancien de Dreber, que ceux d'entre nous qui étaient dans ce kommando avant d'être mutés à Aschen, ont dû connaître là-bas. CHIEUS voulait s'inscrire à la dernière minute mais y a renoncé quand je lui annonçais qu'il ne verrait personne. Affaire à revoir l'an prochain.

René LENHARDT.

SIGMARINGEN

Le Kommando Sigmaringen-Steidle est en deuil, Raymond WELTE qui aurait eu 75 ans en juin est décédé le 4 mars. Connu de nombreux P.G. qui fréquentaient l'Hôtel du Vieux Moulin, chez le Grand-Bernard de La Bresse, Raymond WELTE avait de nombreux amis jus- qu'en Belgique.

Notre comique troupière avait fait du théâtre aux armées, puis déridait les plus nostalgiques à Offenbourg, son premier lieu de détention, puis à Sigmaringen, scierie fabrique de baraquements pour l'armée. Dévoué pour ses camarades, ils améliorait l'ordinaire en troquant des paquets de pointes (de la fabrique) pour des jambons auprès des paysans venant chercher de la sciure.

Pressentant sa fin prochaine il est venu passer quelques jours chez ses enfants en Anjou, il devait décéder dès son retour à La Bresse. André PORTAL, de Saint-Amé, fut parmi les derniers du kommando à le voir, ainsi que Jean ALI quelques jours avant son décès.

La cérémonie funèbre eut lieu le 6 mars. Les anciens combattants et prisonniers étaient largement représentés, le président local retraça dans son discours la vie associative de Raymond WELTE. Parmi les nombreuses gerbes de fleurs offertes de La Bresse et de l'Anjou, celle de Sigmaringen témoignait de notre amitié à Raymond.

A son épouse Alice, à ses filles, Maryvonne et Christiane, ses gendres, ses petits-enfants, nous renouvelons nos respectueuses condoléances.

Sur l'insistance de Jean ALI, je terminerai par une phrase de sa célèbre chanson qui nous faisait pleurer de rire : « Adieu, ma vieille Crémone, te voilà mort pour la perpétuité ».

Maurice LECOMPTE

49730 Varennes.

Les Anciens Combattants, âgés de plus de 70 ans et habitant le département des Hauts-de-Seine, doivent se présenter aux services sociaux de leur commune pour demander la « CARTE AMETHYSTE » qui leur permettra de circuler gratuitement dans la région parisienne (cinq zones - SNCF, RER, RATP).

Se munir d'une photocopie de la Carte du Combattant et d'une photo d'identité.

La chronique de Paul DUCLOUX

CARNET NOIR

« La Bande à Ducloux » diminue. Deux fidèles voyageurs viennent de nous quitter.

MATHIAS Maurice, 09160 Tassin. J'ai appris cette bien triste nouvelle par le lyonnais Pierre VAGANAY. L'annonce du décès venait de paraître dans le journal régional.

Avec l'ami Pierre, Maurice était un animateur, un excellent chanteur ; avec brio il chantait la tyrolienne. Lors d'un voyage, à l'hôtel, à Chalon-sur-Saône, dans la grande salle nous nous sommes retrouvés avec les membres d'une chorale suisse qui était en tournée dans notre pays. Nous avons montré à nos voisins que nous aussi nous possédions de bonnes individualités... brillant succès assuré par Maurice. Il venait d'avoir 76 ans !

GRAND Louis, de Gilly-sur-Loire, 71160 Digoïn.

En cours d'année 88, nous avons eu l'agréable visite de Louis et de son épouse. Quelle bonne soirée nous avons passé ensemble ; le ménage faisait partie de l'inoubliable voyage d'octobre 1982 à Sandbostel.

En nous quittant Louis m'a dit : « Paul, si tu fais un nouveau voyage dans ce secteur, incris nous d'office ».

La mise au point du XX^e voyage P.G. étant terminée, téléphoniquement j'ai tenu à avertir la famille GRAND de notre retour à Sandbostel, début juin. Une cruelle déception m'attendait. Avec tristesse son épouse m'a fait part de la brusque disparition de son cher mari fin septembre, alors que rien ne laissait prévoir une telle fin. Il s'en est allé brutalement. D'un caractère gai, enjoué, paraissant très solide, il aimait la vie. Hélas !... Il avait 74 ans.

Mon émotion a été grande.

Au moment de son décès je devais me trouver à l'hôpital à Lyon ; sans journaux régionaux je n'avais pas eu connaissance de son décès.

Naturellement, à ces deux familles dans la peine, j'ai présenté les sincères condoléances au nom de tous les anciens P.G. de notre chère Amicale.

VOYAGE PELERINAGE DES A.C.P.G.

6 AU 12 JUIN

SANDBOSTEL (Stalag XB)

GEMBOUX « Chaudière » Lilloise

Programme

- Mardi 6 juin : Chauffailles - Gembloux - Liège.
- Mercredi 7 juin : Lièges - Brême.
- Jeudi 8 juin : Sandbostel.
- Vendredi 9 juin : Brême - Bruges.
- Samedi 10 juin : Bruges et Ostende.
- Dimanche 11 juin : Bruges - Lille.
- Lundi 12 juin : Lille et retour.

P.S. - Un mois avant le départ vous recevrez une seconde feuille d'appel de fonds, qui indiquera nom et adresse des hôtels et qui vous demandera de fixer votre point de ralliement. Merci d'avance.

BULLETIN D'INSCRIPTION

Nom :

Prénom :

Adresse complète :

Nombre de participants :

à retourner à M. Paul DUCLOUX, Place de la Mairie, La Guiche 71220 Saint-Bonnet-de-Joux. Tél. 85 24 60 75. Avec acompte de 250 F par personne.

Prix par personne T.T.C. : 3.270 F

Supplément chambre individuelle : 520 F

● Comprenant :

- Le transport en autocar de grand tourisme avec toilettes.
- Le logement en Hôtel 2 étoiles NN.
- Les repas du premier jour midi au dîner du dernier jour.
- L'assurance assistance.

● Ne comprenant pas :

- Les boissons et autres dépenses de caractère personnel.

● ATTENTION : Carte d'identité de moins de 10 ans obligatoire.

Le feuilleton du " LIEN " (exclusivité)

AVANT-PROPOS

Le Lien a longuement rendu compte des événements de la guerre 1939-1940 dans les secteurs de la ligne Maginot à travers la recension d'écrits et d'ouvrages spécialisés, ceux de Roger BRUGE en particulier. D'autres textes suivront en 1989-1990.

Ce que nous proposons aujourd'hui relève d'un genre moins sévère. Il s'agit d'un roman-feuilleton inédit, écrit pour nos lecteurs, qui raconte les vicissitudes des soldats de la ligne au cours des mois qui ont précédé la guerre. La forme choisie du

roman n'enlève rien aux faits rapportés, qui sont authentiques jusque dans leur outrance, et les péripéties, courtelinesques parfois, de la vie militaire dans ce décor guerrier masquent difficilement le drame qui se prépare, insoupçonné...

La langue ici employée, l'argot, qui ne doit rien à la facilité, reflète au plus près le « parler » militaire de tous les temps — tous ceux qui ont un jour été truffés le reconnaîtront aisément.

L'auteur de ces pages savoureuses, qui feront revivre bien des souvenirs, est notre ami André BERSET, le tourangeau — la septantaine passée,

il gère encore une affaire commerciale, collabore à des revues de poésie et vient d'achever... « un énorme bouquin de pensées philosophiques » ! On l'imagine en fin de course passager du cosmos, filant vers de lointaines étoiles !

« L'ENCHTIBÉ », en argot — Berset en connaît quatre sortes — signifie « pris au piège », « mis en prison » (ici l'armée). Berset, une tête bien pleine, une tête bien faite, à vous de juger ! Une chose est sûre : il a l'art de conter. Le Lien est heureux de lui servir d'éditeur.

J. T.

« L'ENCHTIBÉ »

Roman inédit d'André BERSET.

Rien n'est fictif dans cette histoire. Mais tous les personnages ont été réinventés. S'y reconnaître serait faire preuve de beaucoup d'imagination.

CHAPITRE PREMIER

1^{er} SEPTEMBRE 1938

« Bercé par la houle,
Ah ! Qu'il fait bon rêver
Le temps qui s'écoule
Nous semble plus léger... »

Tout le long de la route il a entendu ça, l'Antoine... Le Réda Caire, il l'avait pas postillonné pour des prunes, sa romance. Les gars, le spleen vachement ils avaient de barrer à la griffe.

Lui, il s'en foutait. Pour ce qu'il paumait dans la vie civile, le chomedeu et compagnie, il n'en n'avait rien à glander...

Suzon, sa maternelle, toujours sentimentale, avait voulu accompagner son rejeton le plus longtemps possible.

Pour ça, elle avait pris un ticket de quai. Et puis, sous l'œil glauque des autres gougnafiers, elle lui avait fait des recommandations à n'en plus finir. Pour ne pas la dégouter il acquiesçait ; mais, au fond, il s'en cloquait royalement.

Quand le train avait calté, il l'avait vu disparaître toute tristounette. De plus en plus menue. Infime. Larmoyante. Agitant un mouchoir blanc. Et puis, plus rien, quedalle à un virage du convoi.

Ça lui avait tout de même serré le gésier au morpion. Dame ! Un sentimental c'est.

Maintenant, il est là. Dans le compartiment craspect, avec une tribu de gueulards bourrés de sandwiches et de litrons.

Pintés à double zéro, ils cherchent du suif à tous les employés des gares qu'ils traversent. A défaut, ils se châtignent entre eux ; la bigorne dans le dégueuli, c'est pas jojo comme cinoche : des faciès martelés, avachis, pourris ; aux trois-quarts nazebroques à vingt berges. Reliquat d'une société qui se désagrège. Pas du lobé. De la fiente de bordel de merde de décaqués de mes fesses. Quedalle dans la boîte à penser. La cogiteuse amorphe de naissance. Rien dans le bide mollet. Justes capables de se pionner pour oublier qu'on envisage de les transformer en barbaque à abattoir. Ça vole au ras des pâquerettes en plein hiver quand elles ne sont pas encore sorties. La plupart n'ont jamais turbiné. Papa et Maman suffisaient à la bectance. Pas souffert ça a. Ils jouent aux jules en s'empiétant du gros qui tache, mais on voit bien que ça n'a pas l'habitude. Des faux durs en peaux de derche c'est.

Il s'en promet des saumâtres avec ces bidasses, le barbouzet.

Faut dire, aussi, qu'on ne leur a pas laissé le temps de respirer aux zigotos. Déjà, sur le paveton de pantruche, ils ne se sentaient plus comme le commun des civelos.

A la gare de l'Est, à peine arrivés, on te les avait parqués dans un enclos. Comme des bécans. Puis on les avait encadrés jusqu'à leur dur, tellement on avait les jetons qu'ils le loupent ou se barrent. Après, durant le trajet, ils s'étaient tapé toutes les voies de garage, tous les centres de triage.

A Metz, on les a décanillés du « rapide » pour les enfourner dans un tortillard salingue et inconfortable. Deux plombs, comme ça, on les a encore brinqueballés sales, visqueux, pissant par les portières, rotant sur les voisins.

Et puis, comme si ça ne suffisait pas, on les a foutus dans un autre convoi encore plus tartouille. Un truc genre autocar d'antan un jour de marché ; entremêlés, mélangés avec les baluchons, les relents puants et la bave des cloportes. Enfin, vers neuf heures du soir, après une journée complète de ce tintamarre abrutissant, ils sont arrivés à Hagueneau. Energés, fatigués, irascibles, malades.

Là, un détachement de trouffignes les attend avec une charrette à canassons. C'est pour y mettre les valdingues. Et les voilà partis à travers ce bled qu'ils distinguent mal dans le noir et dans une fraîcheur inhabituelle qui les requinque un peu.

Ils arrivent à la caserne. Des bâtiments immenses, style teuton, costauds, carrés, rectilignes, froids, impersonnels, encadrant une gigantesque cour de terre battue.

« Caserne Aimé » ils ont lu, sur le fronton de la porte d'entrée. Tu parles d'un amour ! C'est aussi engageant que la morgue par un temps de brouillard.

Ils sont là, serrés, minuscules au milieu de ce désert rébarbatif. Le trouillomètre inaccessible au millième de millimètre. La valoché atriquée au « Cinq et Dix » sur le ventre. Attendant la mise à mort. Des moutons le jour du Baïram ils sont. Des qu'on va trucidier pour le bonheur des panses pantagruéliques. Qui c'est le tueur qui va dégainer le coutelas ? Le voilà !... Non, c'est juste une corvaille de mecs en treillis qui leur apportent un broc de jus tiède. Après ça, on les emmène dans une carrée aux murs passés à la chaux où des matelas posés sur le sol leur servent de plumard. Ils ne tardent pas à s'endormir et à ronfler comme des fonctionnaires en plein turf.

Ils ne sont pourtant pas au bout de leurs péripéties. Le lendemain matin, à cinq plombs, roule-

ment de tambour dans la crèche même. Non mais, c'est pas vrai ! Ils sont cinglés ces troubadés !

On leur distribue fissa, histoire de les substanter, une sardoche anémique sur un morceau de pain bis. Et puis, allez ! On les fait sortir, au pas de gym, pour les tasser dans un camion bâché qui attend devant la lourde.

Le bahut fonce à toutes pompes à travers la campagne verdoyante. Pas le temps de compter les coquelicots, surtout qu'à cette époque ils sont plutôt rares. Le follingue qui le conduit doit avoir rancart avec une frangine. Selon les virages, les gars de gauche culbutent sur ceux de droite et vice-versa, comme disent les prudes. De plus, il fait gla-gla. Pourtant, c'est beau la jeunesse, les mironçons qui entourent Antoine, presque tous des chtimis, s'égosillent :

« Dors, min p'tiot Quinquin
Min p'tiot gamin
Min gros rogin
T'eu m'fras deu chagrin
Chi t'eu n'dors point j'qu'à d'main ».

Notre bibard il se dit que s'il doit se farcir ces trombiniers durant deux piges, ça ne va pas être de la gelée de coings. Et encore, il ne prend pas ça trop mal. Faut dire qu'il est blindé contre les aléas de l'existence, car son éducation il l'a faite sur les fortifs, dans la zone, avec les biffins et les manouches. Après, à quatorze berges, il s'est colleté pour la becquette dans toutes sortes de turfs allant de loufiat à louchébem pour finir casseur de bagnoles chez un entourloupeteur maison.

Un moment, sa débène a été telle qu'il a piqué une tête sous les drapuches, devançant l'appel pour être débarrassé de ses obligations militaires, comme disaient ses éventuels tôleurs avant de le larguer. Quinze jours il s'est tapé. Et jugez de son manque de bol, dans un milieu où l'on vous fout toujours dedans ; lui, on l'a foutu dehors.

« Insuffisance de développement physique », qu'ils lui ont dit, les majors de Clermont-Ferrand où il avait été mitardé. Il est donc retourné chez les pékins ; mais, quand même, de ses quinze jours, il a retenu des trucs dont il espère bien profiter maintenant.

Le bled où ils arrivent est situé à dix-sept kilomètres de Hagueneau. Souflenheim ça s'appelle. C'est le genre de patelin que l'on trouve dans le Larousse uniquement pour faire plaisir aux autochtones. Même le Bibendum il dédaigne. Le trouffion qui les accompagne les rencarde.

— « Là, les gars, vous êtes à deux pas de la Ligne. Il y a trois bistrotts où tout le monde parle le patois que vous prendrez pour du schleu. C'est marre. Pas de cinoc. Pas de bordel. Rien à frirer ! Vous allez être les gardiens vigilants de la Patrie, et les cimentiers laborieux de l'Etat Major. Je vous souhaite bien du courage. Vous pourrez toujours respirer l'air pur de la forêt et admirer les vestiges romains qu'elle renferme. C'est la seule distraction plus un passage de gueule hebdomadaire avec les frontaliers qui peuvent pas nous blairer, nous, les français de l'intérieur, comme ils disent ».

Cependant, la petite caserne où ils débarquent, en bordure de la forêt, est assez sympathique. Toute neuve. Entourée d'une clôture à claire-voie. Des dégagements très nets.

Elle est composée d'un bâtiment central, à la française ; flanqué, sur la gauche, d'un deuxième immeuble où ils apprendront vite qu'on y trouve les cuisines, la cantine et le réfectoire. C'est propre, clair, moderne et beaucoup moins rébarbatif que les grandes bâtisses du quartier de Haguenau.

A peine ont-ils franchi la maisonnette du corps-de-garde, qu'une armada de gradés de tous calibres surgit pour les prendre en main, dans une harmonie de beuglements semblables à ceux des putois passés au vaporisateur.

On les aligne ici. Et puis là. Et ailleurs. A droite. A gauche. Devant. Derrière. On les trimballe de burlingues en burlingues. On leur fait signer un tas de papalards auxquels ils ne pignent que pouic. On les interroge sur leur passé, leurs capacités intellectuelles, leurs connaissances professionnelles, leurs intentions civiles et militaires.

L'Antoine, dans ce mic-mac, c'est le caïd ; il connaît la poloché, les faiblesses des sous-offs, les planques à envisager.

La chambre qu'on lui a attribuée, où il se trouve avec dix-neuf autres zigomars de son espèce, porte le numéro quarante-six. Elle est située au premier étage. En plein milieu de l'édifice. C'est meilleur pour ne pas être surpris par la gradaille.

GLOSSAIRE DES ARGOTS DE « L'ENCHTIBE »

Chomdu : Chômage
Gésier : Cœur
Nazebroques : Pourris
Cogiteuse : La cervelle
Derche : Fessier
Pavetons : Pavés

Becans : Animaux
Atriqué : Acheté
Valdingue : Valise
Corvaille : Corvée
Troubades : Hommes
Bibard : Jeunot

Loufiat : Garçon de salle
Louchébem : Boucher
Manouches : Gitans
Drapuches : Drapeaux
Rien à frirer : Rien à obtenir
Chanssetique : Change

Calbombe : Ampoule
La poloché : La méthode
Bleubitte : Jeune soldat
Tapineur : Prostitué
Gadouiller : Marcher dans la boue
Darons : Parents

Tandis que les autres hésitent, se tatouillent la pastoché pour savoir ce qu'ils doivent faire, où s'installer. Il fonce au bout, dans le coïsto le plus peïnard. Il trafique le pucier branlant qui s'y trouvait pour un autre meilleur. Chanssetique la calbombe flaiarde pour une plus puissante fauchée dans le couloir, et attaque le cabot de service, un nommé Murat, qu'étant donné son passé truffigne, il est le seul à pouvoir assumer le rôle de sous-chef de chambre (exempté de corvées). C'est fini le gosse brimé du civil. Maintenant, loin de Cécél, son chiant de paternel. Des problèmes de la jaffe à gagner. Des singes exigeants et radins. Des rebuffades constantes, il se sent devenir un autre homme.

Il ne laisse rien derrière lui. Pas de gonzesses. Pas de morpions, pas de foyer agréable, d'existence facile, de turbin plaisant. Que des emmerdes, des insultes, des complexes traumatisants. Alors, soudain, il se sent heureux parmi tous ces gonces qui soupirent, qui pleurnichent en lousédé, qui vivaient dans un simili bien-être, qui ne sont jamais sortis de la protection de leurs viocs, les relations, les copineries.

Maintenant, ils ne sont plus qu'un matricule. Comme lui. Enfin ! L'égalité joue. Tout le monde part du même pied. Le rupin comme le fauché, le fils du directeur comme celui de la putain.

Il rêve encore, l'Antoine...

Et comme il n'est pas vache, il ne leur fait pas, à

ses jeunes bleubitte, ce qu'on lui a fait à lui, durant son premier séjour : le lit en portefeuille, le sommier en chemin de fer. Cadore il veut bien être, mais pas tourmenteur. Il se contente de les mettre à la page, et ils lui en savent gré.

Le lendemain, sans perdre une minute, on les habille. Ah ! les ministres, les gouvernements, les tapineurs civiques, les parlementaires de mes noix, ils pouvaient toujours ramener leur science, dire qu'on était fin prêts pour repousser tout danger. De l'arnaque c'était. Comme d'habitude. Des loques on leur refille. Des uniformes crasseux à faire du bouillon. Tous les boutons barrés. A croire que vingt-cinq générations de biffins les ont déjà portés...

Faut ravauder tout ça des heures durant avant d'oser se les cloquer sur les endosses. Les petits délicats qui entourent notre champion ils n'en reviennent pas. Ils y croyaient, eux, aux discours pompeux. Z'ont pas gadouillé dans la fange.

Pendant qu'ils rafistolent, notre gaillard qui s'est mieux servi, envoi, vite fait, son adresse à ses darons : Antoine Blavien, Dixième Région Militaire, Deuxième Bataillon, Vingt-troisième Régiment d'Infanterie de Forteresse.

(A SUIVRE)

Tous droits réservés. **A. BERSET**
Le Lien VB - X A, B, C
et Anciens Combattants.

COURRIER DE L'AMICALE

par Robert VERBA

MERCI A NOS FIDELES ET GENEREUX AMIS.

SEREC Lucien, Athic, 89440 L'île-sur-Serein.
VANNOYE-BEAUSSART, 59280 Armentières.
VOISIN Raymond, 85220 Coex, l'Aiguillon-sur-Vie.
LAVIER Lucien, 92600 Asnières, avec nos plus sincères vœux de bonheur et de longue vie pour sa chère épouse qui vient de fêter ses 90 ans, ainsi qu'à toute sa famille, et bien sûr à lui même.
ALTHERRE Donat, 88160 Le Thillot.
BORIE Charles, 69500 Brignais.
BLANC Auguste, 34210 Olonzac.
BERNA Roger, 12000 Rodez.
CHARPENTIER C., 54000 Nancy.
FOURIER Claude, 71320 Toulon-sur-Arroux.
COLOMBAIN Marcel, 70300 Luxeuil-les-Bains.
CREUSOT Jean, 88120 Vagney.
CHABOT André, 85770 Vix.
COURBOU A., 15000 Aurillac.
Mlle Suzanne CADOUX, 75019 Paris.
CHAFFRAIS Emile, 63230 Pontgibaud.
CARLIER Louis, 08220 Chaumont Porcien.
DANEY Pierre, 64000 Pau.
EYRAUD Etienne, 05500 Saint-Bonnet.
FOLLAIN André, 27600 Gaillon.
GRANDJEAN Emile, 70310 Faucogney et la Mer.
HURMAN Albert, 06110 Le Cannet-Rocheville.
HAMEL Jules, 76000 Rouen, ancien d'Ulm, à qui nous adressons, avec un peu de retard, nos plus vives félicitations pour sa nomination au titre de Chevalier de l'Ordre du Mérite National.
KLEISLER Roger, 75017 Paris.
M. et Mme LACLAVERIE Maurice, 32160 Plaisance-du-Gers.
MEDARD Abel, 51200 Epernay.
LANGLAIS Jean, 63230 Pontgibaud.
PASSET Lucien, 92420 Bellincourt.
POULAIN Clément, 59870 Vred.
PONSONAILLE Jules, 48120 Saint-Alban.
ROBINEAU Guy, 47000 Agen.
RABUT Paul, 26300 Bourg-de-Péage.
Mme RIFLE, 10120 St-André-les-Vergers.
SANTIAGO M., 64200 Biarritz.
VOINSON Robert, 88310 Cornimont.
Mme Yvonne VECHAMBRE, 75020 Paris.
WELTE R., 88250 La Bresse, avec toutes nos félicitations pour les Noces d'Or.
FRANC Jules, 56190 Muzillac.
ANDRE Edmond, 76240 Bonsecours.
BROCARD Roger, 06500 Menton.
BERTRAND Aimé, 84110 Villedieu.
DREVON Maurice, 38100 Grenoble, ancien du stalag X B classé « Escargot », Président de l'Association des Anciens Combattants Flandre-Dunkerque 40, Section Isère, vous présente ses vœux les meilleurs au seuil de cette nouvelle année, ainsi qu'à ceux qui vous sont chers.

Dr. SALVAGNAC, 78000 Versailles.
FOUREAUX Joseph, 13200 Arles.
Odette et Maurice ROSE, 92500 Rueil.
GAUBERT René, 28210 Nogent-le-Roi.
BARON Jean, 92100 Boulogne-Billancourt.
LABIS-DELAHOUCHE Raymond, 60700 Sacy-le-Grand.
FOURMONT Charles, 75020 Paris.
GEHEL Robert, 41000 Blois.
BESSY André, 30000 Nîmes.
JAUNEAU André, 41000 Blois.
CHARTIER Emile, 91550 Etampes.
DUPRE Raymond, 06130 Grasse.
TAURISSON G., 19100 Brive.
CHEMARIN A., rue Georges Fouillard, 42630 Regny.
Mme Gabrielle GODARD, 92800 Puteaux.
HELIAIS Jean, 29000 Quimper.
LERT Edouard, 26130 St-Paul-Trois-Châteaux.
PALMER Daniel, 04300 Forcalquier.
PETIT André, 51100 Reims.
ROGEON Louis, 79200 Parthenay.
ROULEAU Raymond, 28000 Chartres.
DUCLOUX Paul, 71220 St-Bonnet-de-Joux.
MILLET René, 69410 Champagne du Mont d'Or.
Mme Vve Etienne GUENIER, 28500 Vernouillet, à qui nous aurons le plaisir de faire une grosse bise lors de notre rassemblement à La Chesnaie du Roy.

MILLOT Roger, 71100 Chalon-sur-Saône.
PORTALIER Louis, 42190 Charlieu.
MAURICE Jean, 16480 Brossac.
ROUBILLE Joseph, 63340 St-Germain-Lembron.
SICRE André, 81200 Mazamet.
CHARPENTIER René, 95560 Maffliers-Montsoul.
RIVET Lucien, 36600 Valençay.
COLLIN Roger, 52600 Chalindrey.
MILLON Raymond, 92200 Neuilly.
THIRIET Raymond, 88600 Bruyères.
BLANCHON Pierre, 07110 Largentière.
BECKERT Raymond, 54000 Nancy.
LUDOVICI Joseph, 73490 La Ravoire.
BOUSSET Pierre, 63770 Les Ancizes Comps.
ROUGEOT Mary-Jean, 21000 Dijon.
CHEVALLIER Georges, 52130 Wassy.
LABERENNE Pierre, 32100 Condom.
FEUILLET René, 17000 La Rochelle.
POINTARD Albert, 18300 Sancerre.
LE FOCH Jean-Louis, 29000 Quimper.
CARMONTAGNE Roland, 93360 Neuilly-Plaisance.
JAGOU Maximin, 17210 Montlieu-La Garde.
Mme Vve VARAUX Charles, 94160 Saint-Mandé.
AUBEL Henri, 83136 Forcalqueiret.

Mlle CROUTA Huguette, 75015 Paris, une de nos fidèles adhérentes qui se montre toujours aussi généreuse envers notre C.S., ainsi que :

DUMAY Maurice, 78300 Poissy.
ROUX Joseph, 35550 Pipriac.
DAMOUR Edouard, 17000 La Rochelle.
Mme SENECHAL Raymonde, 94100 Saint-Maur-des-Fossés.
GAMBLIN Maurice, 44490 Le Croisic, qui nous prie de transmettre ses amitiés aux anciens de la chorale et du cercle athlétique du X B.

CLERGEOT René, 10000 Troyes.
TERNEAUD Jean, 69004 Lyon.
BERKOWICZ Bernard, 95320 St-Leu-la-Forêt.
BLAY Gabriel, 26320 Saint-Marcel-les-Valence.
BERNE Maurice, 25620 Mamirolle.
CLEMENT Robert, 93340 Le Raincy.
DESTOUCHES Lucien, 92350 Plessis-Robinson.
GRAS Léon, 02230 Fresnoy-le-Grand.
Mme LAURENS Denise, 92270 Bois-Colombes.
LECLERC Roger, 76460 St-Valéry-en-Caux.
NOCIER Léon, 07110 Largentière.
OLLIVIER Benjamin, 44300 Nantes.
PORTAL André, 88120 Vagney.
ROUE Théophile, 83700 Saint-Raphaël.
SALLANSONNET Lucien, 69300 Caluire.
POUPLIER André, 08090 Charleville-Mézières.
LEVEAU Marcel, 94170 Le Perreux.
LAVIGNE Henri, 07170 Villeneuve de Berg, ex-infirmier du service oto-rhino de Sandbostel, transmet son profond souvenir et ses amitiés de P. G.

KASTIER Emile, 29100 Douarnenez.
HOULBERT Maurice, 72240 Conlie.
Médecin Lt-Colonel H. GUINCHARD, 39300 Champagnole.
GUAUGUIE Pierre, 45240 La Ferté-Saint-Aubin.
GUILLAUME de GAYFFIER, 02240 Ribemont.
CHARPIN Claude, 24700 Montpon.

CHIPAUX Edmond, 33, rue Jean-Moulin, 02840 Athies-sous-Laon.
CARLIER Jules, 80200 Péronne.
BOUVIER François, 74150 Lornay.
BOQUET Jean, 60890 Thury-en-Valois.
BARTHELEMY André, 62510 Arques.
BERTIN-PARMANTIER, 61390 Gueux, dont nous apprécions à sa juste valeur leur fameux champagne.

BAURON Lucien, 71190 Etang-sur-Arroux.
THOUZELLE Achille, 30000 Nîmes.
PICOCHÉ Marcel, 21430 Liernais.
BERTRAND Benoît, 42210 St-Laurent-la-Conche.
COLLOT Marius, 55190 Naives-en-Blois.
DAUBRIVE Henri, 54200 Bourbonne-les-Bains.
Par l'intermédiaire du journal, nous souhaitons un bon rétablissement à notre cher ami et Président, LANGEVIN Joseph, qui souffre un peu de la vue et qui

a eu dernièrement un petit accident de voiture. Sans conséquences graves, sinon pour la voiture elle-même. Au nom de tous les amicalistes : Bonne Année, cher Président, et surtout bonne santé. Merci pour notre C. S.

Encore et toujours merci à nos fidèles amis pour leurs cotisations et leurs dons :

GILLES Georges, 70200 Lure.
GUEPET Robert, 79, rue du GI Girad, 71100 Chalon-sur-Saône.
GUYON Noël, 69004 Lyon.
HENRY Jacques, 06520 Magagnoc.
LEVINE Jean, 92700 Colombes.
OGE Charles, 23, Chemin des Vergers, 57100 Thionville.
LEFAYE Hubert, 28340 La Ferté Vidame.
PRADIER Auguste, 63340 Saint-Germain-Lembron.
VALLEIX Antoine, 63210 Rochefort-Montagne.
POULINET Edgar, 37250 Veigné.
POULIN Roger, 27400 Louviers.
VIRET Fernand, 74150 Rumilly.
Mme VIE, 92200 Neuilly-sur-Seine.
PETITGENET Paul, 88310 Cornimont.
ROUILLARD René, 41000 Blois.
VIAULT André, 89600 Saint-Florentin.
RACINE Marcel, 37520 La Riche.
NANDILLON René, 36190 Orsennes.
LAYAN Georges, 47300 Villeneuve-sur-Lot.
GAY Francis, 04230 Cruis.
GUILLOTEAU Louis, 45480 Outarville.
DESSARD Jean, 69300 Caluire.
DALLO Jean, 93190 Livry-Gargan.
BOURDE Ernest, 22100 Lehon.
BAUDRU Philippe, 92300 Levallois-Perret.
COMBES Jean-Marie, 81290 Labruguière.
Mme Marie-Louise MOUET, 38780 Pont-Evêque. (Merci pour les photos).
HUON Pierre, 08300 Rethel.
MATEO GINES, 30300 Beaucaire.
ROBERT Bernard, 06000 Nice.
BRION Jacques, 93600 Aulnay-sous-Bois.
CAUQUIL Marcellin, 34330 La Salvetat.
GUY Georges, 81250 Alban.
TRINQUE Bernard, 32100 Condom.
ANTOINE André, 10500 Brienne-le-Château.
DIDIER Paul, 57050 Metz.
MEYNARDIER Guy, 81100 Castres.
FALGAUERTTES Jean, 81100 Castres.
GOBERT Pierre, 08300 Rethel.
MARQUETTE Roger, 80100 Abbeville.
PERRIN François, 47840 Montagny.
Mme Vve LACROIX Laurence, 46400 Saint-Céré.
CAZE André, 89600 Saint-Florentin.
DUCARD André, 61700 Domfront.
PAU Roger, 75014 Paris.
MAILLET Léon, 49320 Chemellier.
ORAIN Raphaël, 44260 Savenay.
RAMERY Maurice, 59890 Quesnoy-sur-Deule.
BASSIN Georges, 71100 Chalon-sur-Saône.
BEDEL Charles, 88600 Brouvelieures.
DUBOSC Jean, 40000 Mont-de-Marsan.
POUILLY Albert, 59211 Santes.
GAUDELET Marcel, 60180 Nogent-sur-Oise.
LABOUREY Lucien, 25250 l'Isle-sur-le-Doubs.
Père REMAUD Irénée, B.P. 16 Kotobi.
LOUMENA Anselme, 64110 Jurançon.
Mme Vve DAVID, 33230 Les Eglisottes.
DIDELOT René, 88260 Darney.
HELLSTERN André, 93600 Aulnay-sous-Bois.
Mme Marthe WATELET, 78600 Maisons-Laffite.
HAUSBERGER Albert, 52320 Gudmont-Froncles.
PIRODEAU Casimir, 86200 Loudun.
LE PENNEC Vincent, 56510 Saint-Pierre-Quiberon.
BAILLET Alfred, 54360 Blainville-sur-l'Eau.
Mme JALLON Lucie, 88490 Provençères-sur-Fave.
Mme MERIAU Alice, 75013 Paris.
BOURDON Pierre, 46120 Lacapelle-Morival.
LUBOINSKI Michel, 93270 Sevran.
FREDOUX Raymond, 33800 Bordeaux.

HERMAL Georges, 88310 Cornimont.
 BATAILLE Jean, 19400 Argentat.
 GERARD René, 54115 Favières.
 JOB Jean-Lazare, 21000 Dijon.
 JOLIVOT Roger, 44400 Riaillé.
 MEUNIER Paul, 65440 Ancizan.
 Mme SAURAT Augustine, 31200 Toulouse.
 MAYANOBE René, 82100 Castelsarrasin.
 RIVOIRE Francis, 69590 Saint-Symphorien.
 JULIENNE Roland, 14500 Coulonas-Vire.
 FIACRE Henri, 55500 Ligny-en-Barrois.
 FALAGUE Théophile, 76780 Croisy-sur-Andelle.
 CATHERINE Jacques, 02330 Condé-en-Brie.
 SALIGNAC Jean-Louis, 31190 Auterive.
 SALINO Jean, 74240 Gaillard.
 RAMMAERT Joseph, 10160 Aix-en-Othe.
 COLLINE André, 74000 Nancy.
 SIREL Gaston, 38000 Grenoble.
 LINARES François, 30000 Nîmes.
 GUTTMANN Ladislav, 75012 Paris.
 SAINT-SERNIN Guillaume, 31310 Montesquieu-Volvestre.

PETIT Jean-P., 4350 Rémicourt.
 NADAUD Jean, 87230 Chalus.
 TESSIE J.-M., 45650 Saint-Jean-le-Blanc.
 LEVASSEUR Henri, 51120 Sézanne.
 LALANNE Pierre, 33210 Lézignan.
 CHARRON Francis, 44110 Châteaubriant.
 PIERREL Paul, 88250 La Bresse.
 POIRAUD Auguste, 85400 Luçon.
 DUMONT Paul, 77310 Saint-Fargeau-Ponthierry.
 Abbé MULLER Camille, 69290 Craponne.
 COLIN Armand, 44800 Saint-Herblain.
 LAFFONT GUALBERT, 31500 Toulouse.
 PETITNICOLAS Marcel, 88420 Moyennoutier.
 SEGAIN Alexandre, 76190 Yvetot.
 NICOT Maurice, 38100 Grenoble.
 Mme SALVI Louise, 38100 Grenoble.
 ADME Sulpice, 59980 Bertry.
 JOLAIN Albert, 54134 Ceintrey.
 BOURGEOIS Roger, 28000 Chartres.
 DIVARET Paul, 72100 Le Mans.
 MICHEL Pierre, 71610 Saint-Julien-de-Civry.
 Mme VAILLAN Louis, 69004 Lyon.
 Aumônier BRICLOT Denis, 55205 Commercy Cedex.
 HUGUENOT Marc, 54220 Malzeville.
 MEUNIER A., 6500 Anderlues (Belgique).
 LOONIS M., 59190 Hazebrouck.
 VEYRAT-PARISIEN Marius, 74000 Annecy.
 BERERE Roger, 71700 Tournus.
 GERARD Henri, 21000 Dijon.
 JOURDA Léonce, 09300 Lavelanet.
 CAPELLE Aimé, 76270 Neufchâtel-en-Bray.
 PARIS René, 15400 Vonnas.
 BRICOUT Joseph, 49870 Varennes-sur-Loire.
 MORIN Edouard, 57100 Thionville.
 LALOÏ Edouard, 38690 Le Grand Temps.
 TOLINI Paul, 61300 L'Aigle.
 DURIEUX Fernand, 92170 Vanves.
 Mme AUTRAN Andrée, 84150 Jonquières.
 TUFFRAUD André, 17240 Saint-Genis-de-Saintonge.
 Les membres du Bureau continuent à vous remercier pour vos bons vœux et votre participation à notre CAISSE DE SECOURS.

● Toujours Bonne Année à :

DEMONGEOT Marcel, 86100 Châtelleraut.
 HERROUIN Emile, 35000 Rennes.
 Mme DINE Lucette, 88630 Coussey.
 ESCRIBE Yvan, 38130 Echirolles.
 BONNET Marius, 26800 Portes-les-Valence.
 Mme BARDIN Marie-Thérèse, 21200 Beaune.
 JAROISSAT Lucien, 36170 Saint-Benoît-du-Sault.
 Abbé FAGOT André, 51120 Sézanne.
 POLHARD Robert, 55300 Saint-Mihiel.
 MONROY Charles, 80110 Moreuil.
 POIRIER Maurice, 60320 Béthisy-saint-Pierre.
 Abbé BRISMONTIER Maurice, 76000 Rouen.
 THOMAS Pierre, 79210 Mautzé-sur-le-Mignon.
 Abbé LAPEYRE Elie, 64300 Orthez.
 Mme HENRIOT Eliane, 69130 Ecully.
 Mme FENIE Adrienne, 33450 Saint-Loubès.
 Mme MARAZZI Joséphine, 38260 La Côte-St-André.
 Mme MOUET Marie-Louise, 38780 Pont-Evêque.
 SIEBERT René, 94300 Vincennes.
 POULTET Robert, 40300 Peyrehorade.
 BELIGNE Roger, 94700 Maisons-Alfort.
 CUVIER Jean, 76270 Neufchâtel-en-Bray.
 PRUDHON Jean, 45330 Malesherbes.
 BLIN Jean-Louis, 54000 Nancy.
 FAUVEL Paul, 54280 Seichamps.
 BASSENDALE René, 62500 Saint-Omer.
 ALLIBERT Georges, 38100 Grenoble.
 FEUILLET Laurent, 07220 Viviers.
 LEMOINE Henri, 52320 Froncles.
 Père THEVENON Georges, 69190 Saint-Fons.
 Mme DEMEILLERS Suzanne, 76000 Rouen.
 GYPTEAU Henri, La Ferté-Bernard.
 PONCIN Gabriel, 01340 Montrevel.
 LE BONNIEC Yves, 22300 Lannion.
 POISSON Maurice, 77111 Soignolles-en-Brie.
 PELIGRAIN Ernest, 55100 Verdun.
 CAPPELLETTI R., 28250 Senonches.
 LAVAUD Charles, 24100 Bergerac.
 DEBRAY Raymond, 61300 Laigle.
 MENIER Gaston, 92600 Asnières.
 BARELLI Bernard, 83400 Hyères.
 MARTIN Maurice, 86000 Poitiers.

◆ Ceux de nos amis qui auront retrouvé le nom d'un camarade de captivité et qui désireraient le contacter, peuvent nous écrire ou nous téléphoner à l'Amicale rue de Londres, les mardis et jeudis après-midi, afin que nous puissions leur communiquer les adresses complètes. Nous n'avons guère de place ici pour les inscrire dans leur entier.

BIROT René, 49510 Jallais.
 LE QUELLEC Jean, 56340 Carnac.
 BOUREL-BARBERY Gaston, 59249 Fromelles.
 APCHAIN Léon, 53000 Laval.
 KECK Alphonse, 28110 Luce.
 FILIPPI Antoine, 20110 Porto-Vecchio.
 Mme Vve PLIER, 92400 Courbevoie.
 MOURIER Marcel, 95220 Herblay.
 LABORIE René, 94300 Vincennes.
 BERNE André, 99160 Saint-Manie.
 WIELGOWSKI Félix, 75020 Paris.

AUBERT Marcel, 60000 Beauvais.
 ADAM Bernard, 75015 Paris, avec l'espoir que lorsqu'il lira ces lignes, il aura retrouvé ses couleurs normales (a attrapé une jaunisse).
 BOURDEIX Marcel, 87100 Limoges.
 BOUYOUD Maurice, 38470 Vinay.
 CRESPIN Georges, 92700 Colombes.
 CARRERE Marcel, 66680 Canohes, qui attend toujours que quelque camarade du X B se manifeste pour renouer avec lui, et évoquer ensemble les souvenirs de captivité.
 CHATEAU, 92250 La Garenne-Colombes.
 DONNET François, 37200 Tours.
 DUPRE Paul, 77250 Moret-sur-Loing.
 DENOGET Fernand, 77640 Jouarre.
 Mme DUMAS Michel, 19140 Uzerche.
 ESTACE René, 50100 Cherbourg.
 FOURCASSIES, 33410 Cadillac.
 GONDRIY Auguste, 19270 Donzenac.
 GUENIOT André, 10100 Romilly-sur-Seine.
 JACOB Charles, 18220 Les Aix-d'Angillon.
 LAUBIN Robert, 27260 Cormeilles.
 LE LANDAIS Joseph, 14170 Saint-Pierre-sur-Dives.
 PERRY André, 54420 Saulxures-les-Nancy.
 THOMAS Firmin, 2110 Genlis.
 QUINTARD Jean-Michel, 86660 Lusignan.
 VINCENS Joseph, 31340 Villemur-sur-Tarn.
 DEMAREST Jean, 17137 Nieul-sur-mer, avec nos vœux que l'année 1989 et les suivantes se passent sans « billard » !
 FRANÇOIS Paul, 45220 Montcorbon.
 FISSE Henri, 33710 Bourg-sur-Gironde, comme tous nos amis adresse ses bons vœux à l'Amicale. Il ajoute : « C'est la santé qui est pour nous, à nos âges, la chose la plus intéressante. Félicitations à ce journal qui nous rassemble et qui, jusqu'à ce jour, a permis à bien des gars de se retrouver, de se découvrir ».
 BOUISSET Daniel, 64100 Bayonne.
 RODRIGUEZ Gilbert, 34250 Palavas-les-Flots.
 GAUVIN Lucrèce, 18100 Vierzon.
 DEBY Pierre, 4350 Rémicourt.
 BOUCHER André, 51200 Epernay.

CHAMPAGNE LECLERE

(Fils de A. LECLERE ex-P.G. V.B)

Manipulant

CHAUMUZY - 51170 FISMES

Livraison à domicile.

Demandez prix.

LAGET Gabriel, 34120 Pézenas.
 ALBRAND Emile, 78690 Les Essarts-le-Roi.
 BLANC Raymond, 75020 Paris.
 Mme LAROCHE Yvonne, 69004 Lyon.
 EHRHARDT Emile, 93600 Aulnay-sous-Bois.
 BRION Jean, 33520 Bruges.
 LEMAIRE Raymond, 92000 Nanterre.
 ROBAGLIA Paul, 20000 Ajaccio.
 LEJEUNE Maurice, 75019 Paris.
 FOUSSERET Pierre, 25000 Besançon.
 BORIE Charles, 42330 Saint-Galmier.
 Mme STEVENET Lucette, 86000 Poitiers.
 POMME Jean-Baptiste, 64530 Pontacq.
 Abbé BUIS Gabriel, 06100 Nice.
 BOUDET René, 69110 Sainte-Foy-les-Lyon.
 GAUTHIER Raymond, 88220 Xertigny.
 DUMOTTIER Lucien, 92150 Suresnes.
 FOURNIER Jean, 17570 Les Mathes.
 MAS Hubert, 11130 Sigeac.
 TRINQUESSE R., 52190 Prauthoy.
 NAPPEZ Michel, 25140 Charquemont.
 FRANC Jules, 56190 Muzillac.
 SALVAGNIAC André, 78000 Versailles.
 REGLIN Ferdinand, 49250 Beaufort-en-Vallée.
 PRALUS André, 42300 Roanne.
 LENOIR Robert, 91650 Brévillet.
 HINZ Alphonse, 92600 Asnières.
 DURAND Roger, 26000 Valence.
 CHARPENEL Julien, 26770 Taulignan.
 BERKOWICZ Bernard, 95320 Saint-Leu-la-Forêt.
 SICAUD Jean, 21000 Dijon.
 Dr. GRANGE Jean, 69006 Lyon.
 Mme GUENIER Etienne, 28500 Vernouillet.
 CHEDOTTE Pierre, 58230 Montsauche.
 COURGEY Paul, 21370 Plombières-les-Dijon.
 CASTIGNEROL Henri, 52330 Colombey-les-Deux-Eglises.
 DARCHIS André, 92000 Nanterre.
 FEREY Léon, 28110 Luce.
 SAI Gaspard, 88600 Bruyères.
 PAULIN Lucien, 47800 Miramont-de-Guyenne.
 COLIN Jean, 54120 Baccarat.
 MAIRE Lucien, 85520 Jard-sur-Mer.
 BARRE Albert, 75012 Paris.
 DEMANNY Georges, 67110 Niederbronn-les-Bains.
 MEURLET Louis, 44360 Saint-Etienne-Mont-Luc.
 MATHIEU André, 88240 Bains-les-Bains.
 VAN CORNEWAL Hubert, 59260 Hellemmes-Lille.
 MARVIER René, 33100 Bordeaux.
 VIALARD Lucien, 75018 Paris.
 MERLE Joseph, 92330 Sceaux.

SOLUTION DES MOTS CROISES N° 451

HORIZONTALLEMENT :

I. - Vaporiser. — II. - Agite. - Ira. — III. - Gin. - Vines. — IV. - Atala. - Gis. — V. - Baie. - Mena. — VI. - O.T.L. - Lests. — VII. - Nelson. - Ai. — VIII. - Dues. - Sone. — IX. - Errements.

VERTICALEMENT :

1. - Vagabonde. — 2. - Agitateur. — 3. - Pinailler. — 4. - O.T. - Le. - S.S.E. — 5. - Rêva. - Lo. — 6. - Mense. — 7. - Singes. - On. — 8. - Ereintant. — 9. - Rassasiés.

Mme ANCONI Germaine, 88130 Charmes.
 BRIN Lucien, 86170 Neuville-de-Poitou, qui serait heureux si des camarades ayant été au Lazarett de Rottenmunster au cours du deuxième semestre 1941 pouvaient lui donner de leurs nouvelles.
 Mme DELAOUTRE Gérard, 59680 Ferrière-la-Grande.
 HADJADJ-MOREL Roger, 38390 Montalieu-Vercieu.
 DAUBIGNY Henri, 77210 Avon.
 BLIN Roger, 27200 Vernon.
 CANDEILLE Noël, 62400 Béthune.
 COURTIEU Julien, 11000 Carcassonne.
 TISSIER Claude, 69470 Cours-la-Ville.
 NOEL Henri, 06000 Nice.
 SARRY Francisque, 42120 Le Coteau.
 MAILLET Paul, 76550 Offranville.
 RYSTO Raymond, 92420 Vaucresson.
 POTTIEZ Charles, de Bêlœil (Belgique). Merci, chers amis.
 PRADELLE A., 21110 Aiserey.

DECES

C'est parfois avec retard, mais toujours avec tristesse, que nous apprenons la disparition de nos camarades d'hier ou celle de leur épouse — ou celle de leurs enfants... Ainsi à ce jour :

— TOULET Fernand, 13, Av. du Dr. Léon Moynac, 64100 Bayonne.

— MAGNAN Paul, Mollèges, 13940 : « C'était un de mes meilleurs camarades de captivité », nous écrit R. Petitin.

— LEGON Joseph, 74130 Bonneville.

— HELGEN Arnold, de Mulhouse (lettre de sa fille Geneviève).

DISTINCTION

Notre camarade Roland GALLARD, 4, Av. Jean Durroux, 09500 Mirepoix, vient d'être promu Chevalier dans l'Ordre national du Mérite. Sincères félicitations de l'Amicale et des anciens de Sandbostel.

CORRESPONDANCE

De FISSE Henri, Allée du Docteur Abadie, 33710 Bourg-sur-Gironde.

Chers amis du Bureau,

Je vous retourne mon « Bon pour pouvoir » en vue de l'Assemblée du 18 mars. Je profite de l'occasion offerte pour vous signaler ce que j'ai trouvé en fouillant ces jours derniers dans mon tiroir « souvenirs ». J'ai en effet retrouvé une liste dressée en 1943 de noms de camarades qui étaient avec moi au camp de Nienburg X B C. Cette liste de noms, sauvée plusieurs fois des fouilles habituelles, par le R.P. Campbell figure légendaire de l'homme qui ne s'en laisse pas conter, même par le commandant allemand du camp, le vieux baroudeur prussien de 14-18. Le R.P. Campbell était en 43-44 aumônier du camp. Que tous ceux dont je vais citer les noms et prénoms s'ils ne sont pas morts et bien entendu s'ils lisent *Le Lien* se souviennent. Car par ce récit je lui rends hommage — à lui qui circulait dans le camp avec sa robe de chapelain, sa grande croix, des biscuits Pétaïn et des cigarettes plein ses poches —. Lors des fouilles, comme par faveur spéciale de führer-priester il avait obtenu de ne pas se dévêtir ; il grossissait à vue d'œil, de par l'appoint des choses qu'il fallait sauver : boussoles, couteaux, limes, papiers, plans, cartes, argent civil, etc... j'en passe.

Quand je pense aux décorations que l'on distribue depuis plusieurs années si généreusement à des « guignols », alors que de vrais hommes sont dédaignés et oubliés !

Cette liste : Cuisinier Fernand, Pinlon Max, Prouillard, ami personnel du R.P., Son Roger, Corbier Henri, Ledus Jean, Casson Georges (souviens-toi de l'os de Stalingrad !), Mano André, Grousseau Auguste, Coene Etienne, Monteil Jean, Grossard Robert, Goujon Etienne, Petit Etienne, Bentejac Marcel, Encuentra Mario, Charrière Julien, Bonnet Jean, Coutens Jean, Goursolas Pierre.

J'ai, bien entendu aussi pour ces camarades (combien se souviennent de moi ? sauf ceux connus lors de mes séjours en cellule), leurs adresses (mais de 1944).

En terminant, j'ai eu le bonheur de rencontrer le R. Père en 1960 si ma mémoire tient ou 61, dans une bien étrange circonstance à Bordeaux. Il était venu passer chez son ami Prouillard quelques jours de repos, car il était à l'époque secrétaire attaché au Vatican à Rome. Donc un dimanche matin avec ma femme nous allions suivre un office à la chapelle des Pères blancs à Bordeaux. Nous étions près de l'autel où un père officiait. Chaque fois qu'il se retournait vers les fidèles il semblait me regarder fixement. A force de voir son visage je crus rêver en me disant mais c'est le R.P. Campbell ; mais je devais divaguer car je savais par son ami Prouillard de Bordeaux qu'il avait été nommé secrétaire particulier auprès du Saint-Siège à Rome.

Quand la cérémonie fut terminée, il quitta l'autel et passant devant moi me dit : « Si tu te souviens viens me voir à la sacristie avec ta femme ». Je ne m'étais pas trompé, c'était lui, venu pour quelques jours de détente chez son ami Prouillard.

Je le suivis à la sacristie. Il me dit « Je t'ai reconnu car je savais que tu habitais Bordeaux mais j'avais peur que tu ne me reconnais plus, car entre 44 et 61, il y avait un trou de 17 ans »...

Le pauvre et regretté Henri Maguire alerté, nous avons pu passer quelques courtes heures délicieuses tous réunis. Que les moments heureux de la vie passent vite.

Voici j'ai terminé en 40 lignes — car je suis un peu bavard —. Seulement ce récit de par les noms donnés et la personnalité du R. Père à qui je rends hommage,

peut-être réveillera-t-il « certains morts » à condition qu'ils lisent Le Lien.

Meilleures amitiés et bonne santé à tous et particulièrement à ne pas oublier Terraubella J., de Mérignac (Gironde).

H. FISSE.

— Seuls sont adhérents :

CUISINIER Fernand, Vallée Heureuse, Mazères-Lezons, 64110 Jurançon.

PINLON Max, 33, rue Jean Saint-Marc, « Clair Bois », 33260 La Teste-de-Buch.

—0—

De Paul MORINET, le 4 mars (Rolampont 52260)

« Je viens de recevoir ta lettre du 1-3 ; je vois qu'il n'est pas possible de recevoir un exemplaire du livre de Sacha Simon. Grâce à toi pourtant je pourrai lire dans Le Lien un peu de ses écrits — envoie-moi si possible un exemplaire supplémentaire (...)

« J'ai des ennuis de santé, jambes, intestins, qui ne me permettent pas d'assister au congrès du 16 mars. Roger COLLIN me représentera. Et je n'oublie pas un autre camarade du XA, Charles VAUGIEN. Etant seul chez moi, j'ai perdu mon épouse voici dix ans, il me reste ma fille unique, âgée de 57 ans, abandonnée par son mari ; très handicapée de la vue par le glaucome, elle ne peut plus effectuer son travail d'aide-soignante à l'hôpital de Nancy. Condamnée à rester chez elle, c'est bien des soucis pour nous deux. Excuse-moi de t'avoir parlé de tout cela, mais pour moi la vie est bien triste à supporter.

« Heureusement que j'ai Le Lien chaque mois, et que j'aime à lire, relire, combien de fois je n'en sais rien. J'y retrouve de la chaleur, de l'amitié, de la fraternité P.G., et cela grâce à vous, à toute l'équipe que je remercie » (...)

Cher camarade, merci pour ta lettre. Courage et espoir malgré toutes ces difficultés. N'oublie pas que nous sommes là pour t'aider et ne crains pas de t'adresser à nous si nécessaire. Je demande ici expressément à COLLIN et à VAUGIEN de tout faire pour « être avec toi », dans la mesure bien sûr de leurs possibilités, et de nous tenir informés de la situation. Merci à eux.

(J. T.)

A la gloire des habitants de l'Alsace et de la Lorraine

SEPTEMBRE 1939

Un jeune instituteur de Provence, Emile VINCENT, « monte » en Lorraine avec son régiment qui vient prendre position sur le front de Bitche, devant la ligne Maginot.

Pour la première fois il fait connaissance avec les habitants des villages frontaliers de l'Est.

Avec ses camarades il entend le parler, patois d'origine germanique, usité dans le secteur de Rohrbach-Bitche. Peu ou pas d'étonnement de leur part, eux-mêmes faisant usage du patois de leur province.

Mais passé la période de la « drôle de guerre » (pour ceux qui n'y étaient pas) les alpins de Provence devaient connaître, comme beaucoup, le repli avec ses combats meurtriers, qui les conduisirent dans le massif vosgien. Encerclés à leur tour, ce fut la capture avec les vicissitudes des premières et suivantes aventures.

C'est dans un livre « L'Evasion est pour ce soir », qu'il n'aurait jamais publié sans l'insistance de ses petits enfants, qu'Emile VINCENT nous les rapporte.

Dès les premières pages, le récit captive car, chose assez rare, Emile VINCENT présente « un témoignage vécu sur les heures dramatiques qui suivirent la captivité de soldats et officiers vaincus jetés pêle-mêle, dans les mêmes camps de prisonniers (Baccarat pour ce qui le concerne), en attendant leur transfert en Allemagne ».

« Ceux qui la subirent furent, au cours des premiers mois réduits au régime des esclaves, afin de briser la résistance de l'homme. Comme les taureaux rétifs qui débouchent dans l'arène sont d'abord châtrés, avant d'affronter leur triste destin, les captifs désemparés et coupés du reste du monde, presque nus et sans nourriture suffisante, durent se plier à la vile condition des ilotes de l'ancienne Grèce ».

Quatre mois après son transfert en Allemagne, deux kommandos quasi disciplinaires l'attendaient déjà avec ses camarades. Emile VINCENT, belle occasion, repasse à nouveau le Rhin pour se retrouver gardé par des S.S. à Zweibrücken, face au secteur de Rohrbach qu'il avait connu libre quelques mois plus tôt.

Accompagné de deux camarades, au soir du 10 octobre 1940, il tente « la belle » qu'il devait réussir, retraversant de nuit tout le secteur compris entre la ligne Siegfried et la ligne Maginot, en trouvant asile, aide et assistance chez des fermiers alsaciens, puis lorrains, des communes de Rimling-Dehlingen, Fleisheim et Saint-Léon, avant de traverser la forêt touffue d'Abreschwiller et d'arriver au village de Bremenil,

derrière la nouvelle frontière.

C'est un récit passionnant, faisant une part de gloire aux populations d'Alsace et de Lorraine, que nous fait notre camarade Emile VINCENT, avec sa verve toute provençale et très attachante.

A l'inverse de nombreux évadés (1) qui, malheureusement n'ont jamais repris contact pour remercier leurs « protecteurs » d'un ou plusieurs jours, Emile VINCENT est revenu sur les lieux de sa « cavale » héroïque montrant à ses hôtes qu'il n'oublierait jamais ceux qui pour lui et son camarades avaient risqué de terribles représailles.

« L'Evasion est pour ce soir » est paru aux éditions Serpenoise, du journal « Le Républicain Lorrain » à Metz, en 1980. Renseignements pris auprès de l'auteur, l'ouvrage est épuisé. Quel dommage pour tous ! Avec un peu de chance, les lecteurs du Lien le trouveront peut-être dans un fond de bibliothèque d'un libraire ou de leur ville, car, il mérite d'être lu (2).

Un cordial merci à Emile VINCENT, que nous saluons amicalement.

P. DURAND - V.B.

EXTRAIT

— UNE SITUATION : PERE ET FILS EN CAPTIVITE

« Un ancien au milieu des autres, car il a dépassé la quarantaine. Par quel concours de circonstances a-t-il pu être capturé en même temps que son fils, pour qu'ils se retrouvent ensemble dans le même camp ? Le père marque des attentions de mère poule à l'égard du garçon, plus insouciant, déjà trempé par les épreuves. Il veille jalousement sur lui avec une sollicitude touchante. Mais quel drame intérieur doit ronger cet homme qui sait le départ imminent ? » (Baccarat, juin 1940).

(1) Cas de Marie-Thérèse BOICHE, citée dans Le Lien du 15 décembre 1966, qui doit être âgée de 83 ans environ, si elle vit encore, ce que nous lui souhaitons, et à laquelle « jamais un prisonnier, parmi les quelque cinq cents qui ont passé la nuit chez elle et qu'elle a conduits à la frontière, n'est venu la revoir. Elle n'a même jamais reçu une lettre de remerciements ».

(2) Ce livre a reçu à sa parution « un accueil chaleureux de la part de nos camarades des stalags et des oflags » nous écrit Emile VINCENT. Peut-être sera-t-il réédité. Nous le souhaitons.

Un livre, une œuvre : « Les Combattants du 18 Juin », Tome 5 (1989) : « La fin des généraux » par Roger BRUGE

C'est le point final d'une œuvre à laquelle l'auteur aura consacré vingt-trois ans de labeur et d'effort, sur un sujet qui a priori ne semblait pas devoir intéresser le public, tant le millésime 1940 évoque de souvenirs douloureux. Mais c'est le privilège des savants et des chercheurs de reconsidérer le passé, pour le décharger du poids des passions et des ambitions qui l'encombrent. Une démarche qui peut susciter l'agacement ou le dédain, mais dont la nécessité ne doit échapper à personne.

A l'exemple de Thucydide qui n'écrivait que « ce dont il avait été le témoin ou, pour le reste, ce qu'il savait par des informations aussi exactes que possible », Roger BRUGE « est toujours resté le rapporteur fidèle des faits ». Ayant pu mesurer « combien ceux qui ont assisté aux événements ne les rapportaient pas de la même manière et parlaient selon les intérêts de leur parti ou leurs souvenirs variables », il n'a, au cours de sa longue enquête, « ménagé personne ». Mieux que cela, il a fait éclater au grand jour l'impudence ou la suffisance de ceux qui « n'y » étaient pas et qui, si longtemps s'érigèrent en juges. Plus qu'aux opinions, il s'est tenu aux faits, et les faits sont têtus. Désintéressé — il avait 14 ans en 1940 —, scrupuleux, pointilleux, méthodique dans l'exploitation des nombreuses archives publiques et privées auxquelles il a eu accès, grave dans le commentaire, avec de-ci de-là une pointe d'humour, d'ironie, il a édifié une œuvre qui force l'admiration et le respect.

Ce cinquième et dernier volume de la série « Les Combattants du 18 juin » marque la fin d'une entreprise éditoriale dont il convient de remercier la Librairie Fayard. Grâce à elle en effet, l'historien et écrivain Roger BRUGE a pu mener à son terme le projet qu'il s'était fixé : « faire connaître, dans le détail, les opérations de 39-40 sur la ligne Maginot et dans les quatre armées encerclées en

Lorraine et en Alsace. Elles représentaient, insistons sur ce point, LA MOITIE de l'armée française après le désastre au cours duquel furent éliminées les armées du Nord et de la poche de Dunkerque ».

Cette ultime et dramatique narration donne une idée exacte de la nature des combats du 14 au 25 juin dans l'est de la France. Combats en retraite, toujours défensifs, face à la ruée allemande dont les effectifs peuvent être évalués à près d'UN MILLION d'hommes, qui payèrent cher leur avance.

Les opérations décrites ici par l'auteur sont celles des 2^e, 3^e, 5^e et 8^e armées françaises les 21 et 22 juin, à l'heure de l'armistice annoncé, et attendu, quand l'exacerbation de tous et de chacun est à son paroxysme et que les interrogations surgissent... Le pire n'étant jamais sûr, chacun dans son esprit le refuse — les chefs militaires en premier, qui rationalisent « à la française », quand l'ennemi, lui, en position de force, bluffe et ruse « à la prussienne » pour obtenir reddition sur reddition, dépôt des armes contre fausses promesses (un tiens vaut mieux que deux tu l'auras) un imbroglio de situations sans pareil ! Les ravages de l'appel du 17 juin de Pétain à « cesser le combat » sont sans mesure...

Coupés de toute relation tant avec le gouvernement qu'avec le Grand Quartier Général, dotés de moyens de transmission étrangement insuffisants — les appels se perdent dans l'éther —, livrés à eux-mêmes, à leur seule intelligence et à leur propre émotion, ces généraux pour la plupart sexagénaires, combattants cités de 14-18, vivent une fin dramatique, qui n'a d'égale que celle des centaines de milliers d'hommes qu'ils n'auront su, ou pu, commander et conduire.

Pour l'heure, nombre de ces soldats continuent de se battre : face à face, fusil contre mitraillette,

plume du général Condé qu'il finit par agacer mais il est vrai que l'occupant se montre aussi discret que possible. Un exemple : des soldats de garde se promenaient en armes dans les couloirs de l'hôtel Notre-Dame et le bruit répété de leurs bottes a fini par indisposer les généraux.

« J'obtiens peu à peu qu'ils ne circulent pas inutilement dans l'hôtel... » écrit Condé.

Chaque général a conservé avec lui un ou deux officiers et leur présence atténue la solitude des premiers temps de la captivité. Le colonel Tessier et le capitaine Cogny sont restés avec Condé mais ce n'est que provisoire. Le 29 juin, le capitaine Michau, officier d'ordonnance du général Bourret, et le capitaine Pignal, celui du général Champon, reçoivent l'ordre de préparer leur bagages et quittent l'hôtel. L'Oberstleutnant à qui Condé demande une explication lui répond, toujours très « correct », qu'il ne fait qu'appliquer les instructions de ses supérieurs. Les informations étant distillées à

petites doses, le temps paraît long et les généraux passent des heures à jouer au bridge.

« Bridge pour rompre l'ennui et éviter de trop penser, note Bourret dans son agenda. Tristesse et angoisse sur le sort de la misère de la France, des chers miens ».

Le 28 juin : « Hôteliers charmants et délicats. Bridge avec Condé, Hubert et Champon. Ennui. Tristesse profonde ».

Le ton est le même dans le journal personnel de Condé.

« Il s'organise, pour occuper le temps, un tournoi de bridge qui va occuper la maison pendant deux jours ».

Avec les derniers arrivés, Didio et Salvan, les généraux des Trois-Epis sont une vingtaine. Dans les premiers jours de juillet, le bridge est relégué au second plan.

« Il paraît que nous devons partir prochainement

Suite page suivante.

EXTRAIT

Nous reproduisons ici avec l'autorisation de l'auteur, que nous remercions, les pages qui relatent le départ des généraux prisonniers pour Mayence et Königstein :

Dominant la plaine d'Alsace à l'ouest de Colmar, l'ensemble hôtelier des Trois-Epis abrite les généraux français prisonniers en attente de transfert outre-Rhin. Les officiers allemands responsables de la surveillance ont certainement reçu des consignes car le régime imposé à des hommes dont la moyenne d'âge approche la soixantaine est exempt de brimades et de privations de nourriture. En un mot les Allemands des Trois-Epis sont « corrects ». Le mot revient si souvent sous la

et le bruit court que c'est pour Mayence», s'alarme Condé.

Avant de quitter les Trois-Epis, ils apprennent le vendredi 5 juillet l'attaque lancée par une escadre britannique contre Mers-el-Kébir, attaque que les Allemands développent à la radio avec une pointe de jubilation. L'ont-ils assez répété que les Anglais étaient responsables du conflit!

« Nous voici donc en guerre contre l'Angleterre, conclut Condé. Quelle brute ivrogne que ce Churchill que le duc de Windsor qualifiait un jour devant moi de « stupid ».

Le 6 juillet, les prisonniers sont informés qu'ils doivent préparer leurs bagages : ils partent le lendemain pour l'Allemagne.

« Nous prenons notre dernier repas à l'hôtel du Belvédère où nous avons été très bien soignés par M. Fath, le propriétaire », dit Condé.

Le dimanche 7 juillet, le réveil a lieu à quatre heures. Les généraux savourent leur dernier petit-déjeuner en terre française, puis des voitures les conduisent au bord du Rhin qu'ils doivent traverser sur le pont de bateaux de Neuf-Brisach. Là se situe un intermède courtelinesque tout à fait imprévu : l'administration allemande étant ce qu'elle est, les douaniers du III^e Reich refusent de laisser entrer en Allemagne ces « touristes » pour lesquels ils n'ont reçu aucune instruction. Les coups de téléphone vont se succéder et l'attente se prolonge au point de durer deux heures. Finalement un terrain d'entente est trouvé : les généraux français sont autorisés à traverser le Rhin mais, auparavant, ils devront signer sur l'honneur un document dans lequel ils reconnaissent « n'avoir rien à déclarer ».

Dans un wagon de voyageurs de 3^e classe attelé à un train omnibus, les prisonniers vont mettre dix heures pour atteindre Mayence. On les conduit à la citadelle où une cellule est affectée à chacun d'eux dans un bâtiment en briques baptisé « La Quarantaine ». Quel changement avec les chambres confortables des Trois-Epis ! Parlant de sa cellule, Condé la trouve « plus que monocale et toute petite ». Bourret rencontre le Lt. colonel de Lassus et le commandant Fourrest qui ont été faits prisonniers quatre jours plus tôt. Leur supérieur est heureux de les revoir mais il regrette leur échec. Quant à sa cellule, Bourret est plus lapidaire que Condé : « Installation lamentable. Comme condamnés de droit commun. Nourriture affreuse ».

Condé nous donne d'intéressants détails sur la « nourriture affreuse » qui constitue leur premier repas allemand.

« On nous envoie à chacun un sachet de pain de guerre et on nous verse dans une sorte de tasse de faïence grossière, du café qui est une sorte de tisane ayant un arrière goût de pharmacie, mais vraiment rien qui puisse faire penser qu'il y ait même un grain de café. Peu après arrive un cube de graisse de lard vaguement fumée à laquelle aucun de nous n'a le courage de s'attaquer ».

Vers 22 h 30, les généraux s'allongent sur leur paillasse et rares sont ceux qui se déshabillent pour s'introduire dans le « sac à puces » réglementaire en toile bleue. La citadelle de Mayence s'endort et le sommeil de chaque prisonnier comporte plus de cauchemars que de rêves. Vers une heure du matin, des hurlements de sirène réveillent tout le monde. Des vrombissements d'avions volant à haute altitude se font entendre peu après, accompagnés de tirs de DCA. Les appareils de la Royal Air Force vont bombarder l'Allemagne. Les prisonniers avaient fini par oublier que la guerre continuait.

La première vague de généraux français prisonniers a fait son entrée à Mayence le 23 juin. Il s'agissait des généraux Dubuisson, Renondeau et de leurs divisionnaires livrés pieds et poings liés par la capitulation sans conditions signée par le colonel Cuzin. Comme Bourret quelques jours plus tard, ils eurent l'impression, en s'installant dans les cellules, d'être traités comme des détenus de droit commun. Il est vrai qu'on ne pouvait trouver ambiance plus spartiate. Un châlit à sommier fait de trois planches, une paillasse, un sac de couchage, une couverture, une petite table, une chaise, une cuvette et un broc. A leur arrivée à la citadelle, dans la soirée du 23, les généraux furent privés de repas. L'heure était passée.

Le lendemain 24, le menu leur parut léger. A sept heures, le « café » dont ils se demandèrent avec quel ingrédient il était fait et, à neuf heures, un fond de marmelade, à titre exceptionnel, pour compenser l'absence du dîner de la veille. A 13 heures, ragoût de pommes de terre et à 19 heures, fromage avec un morceau de pain « noir et compact » prévu pour la journée. Chaque général a rempli une fiche d'état civil puis le Kommandeur de la citadelle leur a fait savoir qu'ils se trouvaient dans un camp de passage où ils ne resteraient que quelques jours.

Le service est assuré par des prisonniers malgaches et sénégalais et une cantine se trouve à l'extérieur de la première enceinte de barbelés, cantine où les généraux peuvent se rendre accompagnés d'une sentinelle. Il est possible de changer de l'argent français contre des « marks de camp » mais le taux de change est coquet : 3 marks pour 100 francs. Et les tarifs appliqués sont prohibitifs. Les Allemands distribuent aussi une carte postale imprimée destinée aux familles, carte sur laquelle il est interdit d'écrire autre chose que le nom et le grade. Elle signifie que l'expéditeur est prisonnier et en bonne santé.

« Penser qu'il y a dix ans, c'est nous qui occupions Mayence, s'indigne le général Boell (1), de la 51^e DI. Et pour arriver à ce camp, quel affreux chemin de croix nous avons parcouru : 13 jours et 13 nuits comme je n'en ai jamais vécu... Souffrance morale, doublée d'une souffrance physique sans trêve. Combien d'heures ai-je dormi pendant ces jours ? Finir sa carrière militaire — car je la finis bien en ce moment — sur l'affreux spectacle de la défaite et toutes les humiliations qu'elle comporte, je crois en toute conscience que je n'aurais pas mérité cela ».

Le 25 juin, d'autres généraux prisonniers sont enfermés à la citadelle et Boell partage sa cellule avec le général Berquet, de l'artillerie du 13^e corps. Le même jour, le général Altmayer, doyen du camp, demande à être reçu par le commandant allemand : il souhaite que leurs ordonnances soient laissées aux généraux et que les sous-officiers et soldats de la Wehrmacht circulant dans les cellules frappent à la porte avant d'entrer. On ne sait si la demande a été prise en considération car, le lendemain, une partie des généraux quitte la citadelle à pied vers neuf heures et se rend à la gare

de Mayence toute proche. Ils remplissent deux wagons de voyageurs qui seront accrochés et décrochés, parfois à des convois de voyageurs, d'autres fois à des trains de marchandises, après avoir stationné pendant des heures sur des voies de garage. Le voyage durera deux jours et, dans l'après-midi du 27, le train suivra le cours de l'Elbe après un arrêt à Dresde et s'arrêtera au pied de la forteresse de Koenigstein juchée sur son rocher. Par groupes de huit, les généraux seront « chargés » dans des camionnettes et conduits à la poterne, au pied des murs de leur nouvelle résidence. Ils graviront le chemin d'accès et se regrouperont dans une cour où un sous-officier prendra leur état civil. Ensuite, visite des bagages.

« Tout notre argent français nous est retiré contre reçu, dit Boell. On n'a le droit de conserver qu'un seul manteau ! J'ai beau expliquer que l'un est pour la pluie, l'autre pour le froid, il faut choisir, l'un ou l'autre. Pas de canne ni de lampe électrique. Naturellement, pas d'armes, de boussole ni de jumelles. Pas d'encre, de stylo, pas de carnet de chèques ».

Fait prisonnier à La Bresse le 22 juin, le général Laure, de la 8^e armée, est arrivé à Mayence le 26 juin, le jour où les généraux du 42^e corps et ceux du groupement Dubuisson montaient dans leurs wagons pour être emmenés à Koenigstein. Accompagné du colonel Campet, son chef d'état-major, Laure vient des Trois-Epis où il est resté trois jours en compagnie de ses grands subordonnés, Tencé, du 44^e corps, fait prisonnier avec lui le 22 à La Bresse, et Misserey, du 13^e corps, pris à Gérardmer.

A Mayence, Laure apprend que l'armistice est entré en vigueur et il s'inquiète quand on lui dit que « les prisonniers français seront gardés jusqu'à la conclusion du traité de paix ». Quelle conclusion en tirer ? Le commandant de la 8^e armée n'a pas le temps de s'habituer au régime de Mayence car, le 29 juin, avec 18 généraux, il est conduit à la gare et prié de monter dans « un sordide wagon de 3^e classe ». Dans le même convoi, trois généraux de corps d'armée : Misserey, Tencé et Charles, du corps colonial. Plusieurs divisionnaires nous sont également connus : Cousse, de la 104^e DIF, Gailiard, de la 1^{re} brigade de cavalerie, Coradin (54^e DI), Girol, de la Défense de Belfort, Duron (30^e DIA), Parvy (63^e DI) et Mast, de la 3^e DINA.

Laure : « Au départ, un soldat allemand a jeté sur une banquette une couverture abominablement sale dans laquelle traînaient des morceaux de pain et de fromage, en nous disant : « Voilà pour le repas des généraux ! » Traitement indigne à l'égard d'hommes qui, hier encore, représentaient des valeurs dans leur pays et étaient entourés de considération ».



Les généraux français prisonniers à Koenigstein avaient droit à des promenades « non accompagnées ». De gauche à droite, on reconnaît 3 généraux d'armée : Giraud (x), Bourret (xx) et Condé (xxx). (Coll. Germain-Burtaire).

Lorsque ce nouveau convoi arrive à l'Oflag IV-B de Koenigstein, 58 généraux, dont 24 appartenant aux armées de l'Est, s'y trouvent déjà enfermés. Outre Giraud, de la 7^e armée, Champon, Dubuisson, Lescanne, Renondeau et Loizeau représentent les commandants de corps d'armée. Sont également à la forteresse depuis quelques jours : Juin, futur maréchal de France, Burtaire, du SF de Montmédy, Falvy (3^e DIC), Lucien (6^e DI), Gibert (6^e DIC), Perraud (58^e DI), Verdilhac (6^e DINA), Senselme, du SF des Vosges et Poisoit, du SF de Thionville.

Séparés de leurs officiers d'ordonnance, Cogy et Michau, les généraux Condé et Bourret quitteront Mayence le mardi 9 juillet et, après un voyage de 36 heures avec 19 généraux dans « un wagon de 2^e classe français déclassé », ils feront étape à Hohnstein où ils resteront jusqu'au 15 juillet avant d'être envoyés à Koenigstein. Ils effectueront ce dernier déplacement en bonne compagnie : 11 généraux, dont trois commandants de corps d'armée (Champon, Hubert et Flavigny), et 7 amiraux (2). Parmi ces derniers, l'amiral Abrial, qui fut responsable des forces maritimes et terrestres de la « poche » de Dunkerque, va battre tous les records de séjour à Koenigstein. Deux jours après son arrivée, il apprend qu'il est libéré et nommé par Vichy gouverneur de l'Algérie.

Le 18 juillet, l'Oflag IV-B enregistrera son premier décès, celui du général Dame, de la 2^e DINA.

« Il était entré à l'infirmerie cinq à six jours auparavant, ayant eu une crise de rhumatisme avec forte fièvre, raconte le général Boell. Une pneumonie s'est déclarée, vite compliquée par un ictere. Le général Giraud qui allait le voir tous les jours, le trouvait de plus en plus mal. Néanmoins, nous étions loin de nous attendre à une issue fatale, Dame était jeune et vigoureux. Nous sommes indignés que personne d'entre nous n'ait été prévenu et n'ait pu être près de lui à ses derniers moments ».

Tout doucement, les prisonniers vont s'habituer à leur nouvelle vie. Le cadre extérieur est superbe. Perchée sur un piton, la forteresse domine le cours de l'Elbe et, par temps clair, on aperçoit à l'horizon la ville de Dresde. Le parc planté de beaux arbres constitue un lieu de promenade privilégié mais les généraux ne s'attendent pas à y faire une cure de chlorophylle quotidienne pendant cinq ans. Les plus pessimistes parlent de « quelques mois ». Les chambres sont de confort très différent, les unes petites et mal éclairées, les autres spacieuses et modernes, certaines étant de simples soupentes. Dans la casemate 3, vingt généraux sont logés par deux dans des chambres qui ressemblent à des caves voûtées ; il n'y a pas de couloir central et, pour se déplacer ou sortir de la casemate, il faut traverser les autres chambres. Toute idée d'intimité est écartée. Le régime alimentaire est sévère et les généraux ont les mêmes repas que les hommes de troupe. Le général Bourret estime « que la nourriture de l'administration allemande ne convient pas à des hommes âgés dont certains ont l'organisme fatigué par des séjours coloniaux ».

Avec des légumes, surtout des pommes de terre, achetés à la cantine, le saindoux et la margarine précieusement mis de côté, les prisonniers se sont groupés en popotes de six qui ont chacune leur cuisinier. C'est ainsi qu'on verra le général Poisoit, ancien commandant du SF de Thionville, préparer sur le fourneau de l'entrée « des tomates farcies et des purées gratinées ».

« Le service est élégant, persifle le général Boell, la soupe est dans des seaux, le reste dans des cuvettes et la sauce, quand il y en a, dans des brocs ».

Le premier commandant de la forteresse — il y en aura huit en cinq ans — est d'origine française. Il est « General » de réserve et s'appelle Delaforte mais, quand il s'est présenté à ses prisonniers, le 5 juillet, il l'a fait sous le nom germanisé de von der Pforte. Chez les Français, le général Condé a accepté les fonctions de Doyen, assisté par le général Arnould, du génie du 21^e corps, et le colonel Fèvre, de l'artillerie du 20^e corps.

Si dur soit-il pour des hommes âgés, le régime est relativement permissif puisque, très rapidement, les prisonniers auront la faculté de sortir de la forteresse, par deux, sans être accompagnés, pendant plus de deux heures. Ils iront une fois par semaine au cinéma à Koenigstein et, pendant l'hiver 1941-1942, les canalisations d'eau ayant gelé, ils seront autorisés à se rendre librement à l'établissement de bains de la ville. Jusqu'au 17 avril 1942, date de l'évasion du général Giraud, leur vie ne souffrira pas de comparaison avec celle de certains Oflags et Stalags (3). Il reste que l'incarcération prolongée porte en soi des privations plus importantes que des restrictions d'ordre alimentaire ou résidentiel. Dans son journal, le général Boelle le souligne avec des accents poignants : « La caractéristique de ces journées de captivité, c'est leur vide absolu, impression d'heures perdues, inutilité de l'existence que nous avons. A qui et à quoi servons-nous ici ? Nous avons une vie à peu près végétative, on vit pour vivre jusqu'au seul jour qui, lui, méritera d'être noté, celui où, enfin, nous serons renvoyés chez nous ».

p. 437-444. (C) Ed. Fayard.

(1) Né le 17 avril 1883 à Lyon, Paul Boell ne verra pas la fin de la guerre. Sorti de Saint-Cyr en 1905 (Promotion de la Tour d'Auvergne), capitaine promu au choix en 1915, il sera cité quatre fois avant de partir pour le Maroc en 1925. Colonel en 1934, il commande le 81^e RI et devient général de brigade quatre ans plus tard. Nommé à la tête de la 53^e brigade d'infanterie puis de l'ID/27^eDI, il prend ensuite le commandement de la 51^e DI. Cité à l'ordre de l'Armée, le général Boelle est prisonnier le 23 juin 1940 et rapatrié sanitaire le 5 septembre. Il meurt à l'hôpital Desgenettes, à Lyon, le 4 octobre, des suites d'une maladie « contractée au front et aggravée en captivité ».

(2) Vice-amiral Jean Abrial (Forces maritimes du Nord), VA Jules Le Bigot (préfet 1^{er} Région maritime), VA Gabriel Brohan (major général de Brest), CA Jean Le Bonze (major général de Cherbourg), CA Marcel Leclerc (chef d'état-major des Forces navales Nord), VA Henry de Penfentenyo (préfet V^e RM), VA Marcel Traub (préfet 1^{er} RM).

(3) Les deux premières évasions de Koenigstein, sans doute parce qu'elles ont échoué, n'ont pas perturbé le régime des généraux. Le 23 septembre 1941, le général Gailliard, de la 1^{re} brigade de cavalerie, s'évade mais la Feldgendarmarie le ramène le 2 octobre après neuf jours « d'absence illégale ». Le 12 décembre, c'est le tour du général Bruneau, de la 1^{re} division cuirassée, qui réussira à prolonger sa « cavale » pendant 154 jours avant d'être ramené le 15 mai 1942. Mais peut-être a-t-il purgé une peine d'isolement dans un autre camp ?

P. S. - AVEZ-VOUS LU BRUGE ?

— « Histoire de la ligne Maginot » :

Tome I : « Faites sauter la ligne Maginot », (couronné par l'Académie Française).

Tome II : « On a livré la ligne Maginot », (couronné par l'Académie Française).

Tome III : « Offensive sur le Rhin ».

— « Juin 1940. Le mois maudit ».

— « Les combattants du 18 juin » :

Tome I : « Le sang versé » (couronné par l'Académie nationale de Bordeaux).

Tome II : « Les derniers feux ».

Tome III : « L'armée broyée ».

Tome IV : « Le cessez-le-feu ».

Tome V : « La fin des généraux ».

Editions FAYARD.

SECTION GARD - ARDECHE

Comme indiqué dans le dernier numéro du Lien, voici le programme de notre traditionnelle « Journée du Souvenir et de l'Amitié » qui se tiendra cette année à VIVIERS, le jeudi 25 mai prochain.

— 11 heures : à la cathédrale, office religieux à la mémoire de tous nos camarades morts en captivité ou depuis leur retour. A l'issue de cet office, visite guidée de la Cathédrale, puis de l'Hôtel de Ville (ancien Evêché), sous la conduite de notre ami le Père SOUCHET, ancien aumônier à Sandbostel.

— 13 heures, repas fraternel au « Relais du Vivarais » R.N. 86, sortie nord de Viviers, avant le pont sur l'Escoutay, au prix de 140 F tout compris.

Naturellement nous comptons sur la présence de tous nos camarades Gardois et Ardéchois, mais nous espérons que nos voisins Drômois et Vauclusiens voudront bien franchir le Rhône et se joindre à nous.

Comme toujours, le meilleur accueil P.G. sera en tout cas réservé à tous.

Inscriptions reçues jusqu'au 18 mai inclus, délai de rigueur, par nos responsables :

● Jules GRANIER, « Chavagnac », 30160 Gagnières. Tél. 66 25 21 96

● René MOUFFLET, « Berguier », 07110 Laurac-en-Vivarais. Tél. 75 36 85 17.

N^o de commission paritaire : 786 D 73

Dépôt légal : 2^e trimestre 1989

Cotisation annuelle : 50 F donnant droit à l'abonnement annuel au journal.

Le Gérant : J. LANGEVIN

IMPRIMERIE J. ROMAIN - 79110 CHEF-BOUTONNE